

Essai sur la Providence , par M.
Price, traduit de l'anglais avec
des notes, par M. Charles de
Loys

Price, Richard (1723-1791). Essai sur la Providence , par M. Price, traduit de l'anglais avec des notes, par M. Charles de Loys. 1776.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisationcommerciale@bnf.fr.

R 13346

Yverdon

1776

Price

Essai sur la providence de Dieu

1. Price Essai sur la Providence
2. Hergards Vagheit der Hiess. in Jahr 1711.
3. Voltaire Metaphysique de Newton
4. Über die Naturgattung, Vorkommen, Vorkommen.

R 2475
— 6.

W. 107

ESSAI
SUR LA PROVIDENCE.

PAR M. PRICE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS AVEC DES NOTES,

PAR M. CHARLES DE LOYS.



YVERDON,

Chez la Société Littéraire & Typographique.

M. D. CGLXXVI.

AVERTISSEMENT.

IL s'est glissé, nous ne savons comment, une faute essentielle dans la note (a) de la Section I. dans laquelle on lit ces mots : *Ferons nous, comme les théologiens, de Dieu un être passif ?* Ce n'a jamais été la pensée de l'auteur, de charger les théologiens de cette odieuse imputation, & il faut lire : *Ferons nous, comme quelques philosophes, &c.*

ESSAI

À SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

CATHERINE II.

IMPÉRATRICE

ET

MAITRESSE SOUVERAINE

DE TOUTES LES RUSSIES.

MADAME!

*En réfléchissant sur les mer-
veilles de la Providence, j'ai été
conduit naturellement à m'occu-
per du règne de V. M. I. & j'y ai
reconnu avec admiration l'image
de la sagesse active & bienfai-
sante que tous les princes de-*

* ij

vraient prendre pour modèle, & qui a été si rarement imitée.

Les triomphes de VOTRE MAJESTE', sur des ennemis qui tant de fois ont allarmé les nations les plus aguerries de l'Europe, suffiroient seuls pour immortaliser votre nom; mais ils disparoissent devant une gloire plus solide. Civiliser un vaste empire, en faisant circuler dans toutes ses parties les principes de la prospérité publique, l'éducation, le commerce, l'agriculture, le goût des arts & des sciences; lui donner des mœurs, en le soumettant à des loix qu'il connoît, & dont il approuve la sagesse & la modération; l'attacher au gouvernement, en relâchant les chaînes du despotisme, pour leur substituer les liens des bienfaits & d'une juste autorité; le

peupler, en invitant des colons étrangers par l'attrait toujours si puissant d'une domination douce & bienfaisante, en détruisant les vices internes qui s'opposent au vœu de la nature, ou qui le rendent inutile; reconnoître les services avec une générosité si peu connue de la plupart des princes qui croient leurs sujets trop récompensés par l'honneur de les avoir servis; présider sur le monde savant, en apprécier les productions, en seconder les travaux par des secours & des distinctions flatteuses qui vont surprendre & encourager par-tout où ils se trouvent, les talens oubliés ou méconnus dans leur propre patrie; porter un œil éclairé & vigilant sur toutes les puissances qui forment le destin des peuples, & faire concourir leurs

intérêts si divers & leurs vues souvent si opposées à l'affermissement de la tranquillité générale : voilà , MADAME , ce qui distinguera toujours votre majesté impériale de la foule des conquérans qui n'ont été grands que pour le malheur de la terre , & des princes qui n'ont régné que pour eux-mêmes ; & c'est ce qui m'enhardit à mettre sous la protection de votre MAJESTE' , un ouvrage dont tous les principes tendent au bonheur de l'humanité.

Je suis avec le plus profond respect ,

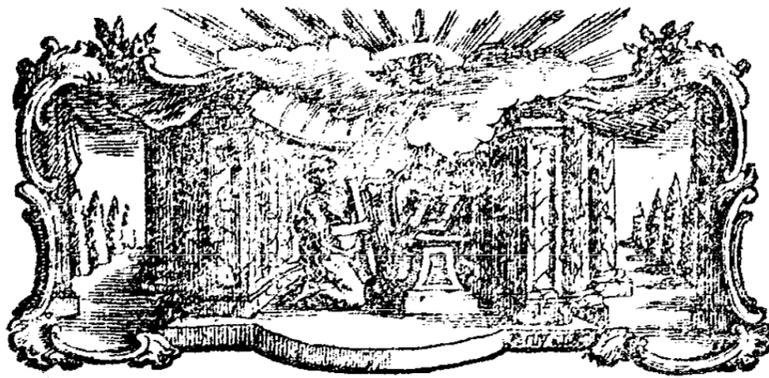
MADAME

DE V. M. I.

Le très-humble & très-obéissant Serviteur.

CHARLES DE LOYS.

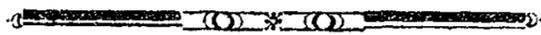
ESSAI



ESSAI

SURLA

PROVIDENCE DE DIEU.



SECTION PREMIERE.

Preuves tirées de ses perfections.

IL paroît sans doute important à tout homme qui pense, de s'assurer s'il est fondé dans l'idée avantageuse, qu'il a conçue des loix & du gouvernement de cet univers: s'il ne peut parvenir à se satisfaire sur ce point, il manque le principe essentiel de toute consolation, & de toutes les espérances d'un être raisonnable. Tous les événemens lui deviennent suspects, il ne voit plus la

A

terre que d'un œil d'inquiétude & de tristesse. Cette réflexion fait sentir la nécessité de la doctrine d'une Providence, & justifie le choix de notre sujet. Si je prouve que la divinité préside à tous les événemens, qu'elle étend ses soins sur toutes les créatures, de manière qu'il n'arrive rien de contraire à la sagesse, à l'équité & à l'ordre ; j'aurai sans doute établi le dogme de la Providence dans le sens précis & le droit rigoureux.

Les perfections de la divinité, & la constitution de l'univers, seront les sources d'où je tirerai mes preuves.

Nous sommes fondés à attribuer à la Divinité toute la perfection possible en puissance, en sagesse & en bonté. De ces attributs se déduit nécessairement l'idée d'une Providence, telle que nous l'avons définie.

La Divinité seroit-elle indifférente aux événemens d'un monde qu'elle a créé? Sa Sagesse ne se seroit-elle proposée d'autre but, que de donner l'existence? Sa bonté se seroit-elle satisfaite par ce seul acte? Que deviendroit l'idée d'infinité que nous attribuons avec tant de raison à l'Etre éternel, & par conséquent à ses attributs? **Disons mieux, que**

feroit-ce dans ce cas , que sa sagesse & sa bonté ?

Appellerons - nous bon , un être , qui après en avoir créé de sensibles à la peine & au plaisir , capables de perfection & de bonheur , ne feroit plus rien pour les y amener ? Ce Dieu présent par-tout , témoin de tous les événemens , pouvant avec la plus grande facilité les ordonner , les diriger de la manière la plus propre à ce but , feroit-il bon , s'il ne le faisoit pas ?

Je suis affligé ; l'Auteur de mon existence est puissant & juste , il connoît ma situation , il fait ce que je souffre. Si mon affliction n'est pas à sa place , qu'elle soit un mal en pure perte , sans résultat d'un plus grand bien , sans nécessité ; me laissera-t-il un moment dans cet état ?

Un Dieu sans Providence , qu'elle contradiction ? Qu'il prenne soin de l'univers , de son ouvrage , n'est-ce pas une conséquence naturelle & nécessaire de sa qualité , d'être parfaitement raisonnable ? Et qu'il le gouverne , qu'il prévienne tout désordre , tout mal réel ; cette idée ne découle-t-elle pas des attributs que nous lui donnons , la présence universelle , l'intelligence absolue , l'amour infini pour ses créatures ? Remar-

quons en passant, que ces considérations prouvent ce que l'on entend par une *Providence particulière*, en opposition d'une *Providence générale*.

Nous ne concevons pas en effet, que les événemens généraux pussent être les seuls objets de la Providence, qui seroit par là même bornée, incomplète : idée incompatible avec celle d'un être parfait (*). On objecte à cette manière de penser, qu'il n'est pas de la dignité de l'Être suprême, de veiller sur de petits individus, ou de prendre garde à des choses de peu d'importance ; mais si chacune de ces choses en particulier paroît peu considérable, leur somme & son effet pourront être de conséquence (**), & cette som-

(*) Ajoutons, que tous les événemens étant liés, & les grands dépendans des petits, la somme de ceux-ci déterminant les premiers, la Providence ne peut s'intéresser à ces premiers, qu'elle n'influe sur les seconds. Au reste, c'est une dispute de mots ; car une Providence générale s'étend à tout, si vous rapportés ce terme de *générale* à la Providence ; ce n'est que dans le cas où l'on le fait relatif aux événemens, qu'il peut y avoir de l'équivoque, & c'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que l'auteur vient de dire.

(**) Il y a certainement de petites & de

me, ne pouvant exister s'il en manque une seule, il s'en suit la nécessité de l'intervention de la Providence, dans chacune en particulier. Ce ne fera donc pas l'attention & le soin qu'elle donnera à de petits événemens, qui dégraderont la Divinité, qui abaisseront sa majesté, mais bien plutôt le mépris qu'elle en pourroit faire, l'abandon dans lequel elle les laisseroit(*).

grandes choses. Je qualifie de petites, celles dont l'influence est assez limitée, tant par rapport au nombre & à la nature des sujets sur lesquels elle s'étend, que par rapport à sa durée. Si ces choses par la même qu'elles ne sont pas d'une énergie égale à celle des grandes, ne demandent qu'une moindre action de la part du créateur, le créateur certainement n'emploiera que cette moindre action. Et tant qu'il proportionne sa puissance aux choses, il conserve sa sagesse & sa grandeur. Au reste, je dirai comme St. Paul, je parle à la manière des hommes, d'après les idées qu'ils ont de la grandeur des choses, & des moyens qu'ils savent employer. Car il me semble, que ces raisonnemens transportés à la Divinité, ne sont plus les mêmes; il ne lui coûte pas plus de créer le soleil qui doit faire vivre des millions d'êtres, & durer des millions de siècles, que de créer un ver, qui ne sera apperçu que d'un autre ver, & qui mourra demain.

(*) Prétendre qu'il est indigne de lui de se mé-

La bonté qui l'a déterminée à créer les etres, doit l'engager à prendre soin de tous, petits ou grands. On conclut très logiquement, qui veut le plus, veut bien le

ler, de s'occuper, de s'embarasser d'objets de si petite conséquence, c'est parler sans savoir ce quel'on dit. S'il est indigne de lui de veiller à la conservation d'un insecte, il a donc été indigne de lui de le créer? S'il est indigne de lui de veiller à sa conservation, il n'y veille donc pas, & cet insecte se conserve donc par lui-même? Se mêler, s'occuper, s'embarasser; quelles expressions! ne sont ce pas là les fausses idées que les Païens se faisoient de la Divinité, lorsqu'ils imaginoient plusieurs Dieux: les uns pour le ciel, les autres pour la terre, ceux-ci pour la mer ou pour les rivieres, ceux-là pour les bois ou pour autre chose? Quelle extravagance! Non, mon Dieu! non; il ne vous en coûte pas plus de veiller à tout, qu'il ne vous en coûte de créer tout. Il n'est pas plus indigne de vous de veiller sur la moindre de vos créatures, qu'il a été indigne de vous de la créer, parce que la moindre de vos créatures annonce une sagesse infinie, aussi bien que votre puissance. Vous êtes grand, vous êtes admirable en tout, & en tout vous êtes souverainement aimable. *Ce dernier paragraphe est tiré de la voix du pasteur.*

moins; l'existence suppose donc la volonté de conservation. Voy. la note (a) à la fin de la section. Platon pensoit ainsi, quand il dit dans un de ses dialogues, un être aussi excellent que nous nous représentons la Divinité, ne peut être un seul instant suspecté de négligence ou de paresse.

Tout, tant les grandes choses que les petites, est également son ouvrage & son bien, il ne peut prendre soin des unes sans les autres; & l'artiste le plus habile en quelque genre que ce soit, étant celui qui l'est dans le petit comme dans le grand, dans le détail comme dans l'ensemble, pourquoi n'aurions nous pas du Créateur la même idée, que nous avons de la créature? Dira-t-on, que le soin de l'univers troublera le bonheur de la Divinité? Ce seroit juger de l'infini par le fini, de la puissance du tout puissant par notre foiblesse: ce seroit faire consister ce bonheur dans la parfaite inaction de ses attributs, dans leur annihilation. Mais passons à une difficulté, qui ait au moins quelque apparence.

Comment concilier la liberté d'être raisonnable, avec la doctrine d'une Providence particulière. On peut voir dans la V^e. section de la religion naturelle,

combien il est facile au Créateur de diriger tous les événemens, de manière à ne contrarier ni les loix qu'il a établies, ni la liberté de l'homme; enforte qu'il n'arrive rien qui ne soit à propos & convenable à chaque cas, soit par des influences secrètes sur l'esprit de l'homme, ou en introduisant dans le monde des caractères de différentes espèces, dans les temps & dans les lieux nécessaires, ou par le ministère d'agents invisibles; soit enfin par un mélange fait avec sagesse des causes morales & physiques. Ce sont les limites de notre entendement, le petit nombre d'objets, dont il est capable de se faire, qui nous fait imaginer l'impossibilité de diriger les événemens, sans choquer la liberté de l'homme ou les loix établies (*).

(*) Il faut convenir que cette théorie est bien difficile à développer. Car si Dieu dirige les événemens de quelque manière que ce soit, l'homme en dépend; par conséquent sa conduite & sa liberté. Mais ce n'est pas proprement ce dont il est question. Il semble que pour notre bonheur, tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est uniquement si Dieu applique pour ainsi dire sa présence & son intelligence aux hommes & aux événemens qui y

Il seroit fans doute impossible à un homme, qui se trouveroit sous un pan de muraille prêt à tomber, de n'en être pas écrasé, à moins que le Créateur ne suspendit sa chute, c'est-à-dire, l'effet de la pesanteur. Mais s'il ne doit pas mourir de cet événement, combien de moyens la Providence n'aura-t-elle pas d'empêcher, qu'il n'approche de trop près au moment fatal, sans lui ôter pour cela la liberté, comme seroit, par exemple, de faire naître quelques pensées dans son esprit, de faire passer quelque objet

font relatifs, & si la bonté met ensuite en action sa puissance pour rectifier, ou si l'on veut, pour faire arriver toutes choses de la manière la plus avantageuse : je regarde le mal physique, comme une suite naturelle du mal moral. Mon créateur, qui connoît tout parfaitement, m'avertit de cette suite sous le nom de menace, pour produire un plus grand effet. Si je méprise cet avertissement, je deviens malheureux; il falloit que je fusse convaincu de la certitude de cette menace par moi-même: alors je travaille à me retirer du borbier; mais c'est encore une nouvelle peine. Mon créateur peut m'aider, & m'aide parce qu'il est infiniment bon, mais je pourrois retomber si souvent, que je pourrois n'être plus relevé.

devant les yeux, qui l'attirera par la curiosité, &c. Et puisqu'il étoit si aisé au Créateur de prévenir ce malheur, & qu'il ne l'a pas fait; concluons que ce n'en est pas un, mais un événement dans l'ordre du système général, c'est-à-dire du plus grand bien final? Où est donc la difficulté de croire, que la puissance invisible d'une Providence toujours attentive au bonheur de ses créatures, conduit toute chose d'après sa sagesse infinie, sans supposer, qu'il faut pour cela choquer des loix qu'elle a elle-même établies (*).

Quant aux inconvéniens qui paroissent inséparables de ces loix, nous devons être convaincus malgré cela, que toutes ces loix ne pouvoient être autre-

(*) Le créateur savoit que les loix qu'il donnoit aux corps physiques, & la liberté qu'il donnoit aux êtres moraux, ne devoient être que très-rarement troublées pour le plus grand bien final: tous les cas & tous les événemens qui en pouvoient résulter, lui étoient connus. Il les a données, parce que l'univers n'auroit pu subsister sans elles; & puisqu'il a vu tout ce qu'elles produiroient, il a voulu que ce *tout* eût lieu. Mais il ne s'en suit pas, & voilà justement où est le vice du raisonne-

ment; mais il faut considérer l'ensemble de toutes choses, & l'on reconnoitra que chacune en particulier est le principe de quelque bien plus considérable, & qui ne pouvoit exister sans elle. Enfin quand on supposeroit, ce qui seroit très-difficile à prouver, que ces maux seroient réels & absolus, nous pourons toujours juger qu'il y aura des moyens de redressement, des réparations, des remèdes, comme nous voyons qu'il y en a eu déjà dans plusieurs cas: la privation de la lumière & de la chaleur du soleil, par exemple, remplacées par celles que fournissent les corps terrestres. Il étoit absolument nécessaire que les causes naturelles eussent un effet fixe & uniforme, sans quoi plus de régularité & d'ordre dans la physique, plus de possibilité aux êtres raisonnables

ment ou de l'objection de l'incrédule, il ne s'en suit pas, qu'il ait voulu qu'elles eussent toujours leur effet sans interruption. Elles sont faites pour l'ordinaire, le général des évènements; mais que ce soit pour tous sans exceptions, qu'est-ce qui le fait croire, sur quel fondement se le persuade-t-on? Leur suspension ne peut elle pas être aussi nécessaire dans quelques cas, que leur action dans le plus grand nombre?

de prévoir l'avenir toujours incertain, d'y pourvoir ; plus d'action par conféquent. S'il y a des maux inféparables de l'action de quelque loi néceſſaire au bien général, cette loi, il eſt vrai, en fera d'autant moins parfaite. Mais le ſeul moyen de les prévenir, étant de ne pas établir cette loi, comme le remede en été pire que les maux, la Providence eſt juſtifiée ſur leur exiſtence, & ils rentrent ainſi dans l'ordre général. Voyez note (b) à la fin de la ſection.

Enfin il eſt évident, que ſi l'ordre & la rectitude des choſes demandoient, que la divinité intervint dans quelque événement, & qu'elle ne le fit pas, ce ſeroit manifeſtement une imperfection dans le gouvernement du monde & dans le caractère de ſon auteur. Voyez la note (c) à la fin de la ſection.

Il y a donc enfin une Providence qui veille ſur chacune de ſes créatures, avec autant de ſoin, que ſi elle étoit la ſeule dans le monde.

L'ordre qui regne dans la nature, me fournira encore une préſomption en faveur du ſyſtème de la Providence (b). Ce qui eſt ordre & rectitude, a néceſſairement de l'ascendant ſur les contraires. Les premiers ont une force, une ſtabilité,

une permanence bien décidées; tandis que la confusion & le manque de rectitude ne liant rien, affoiblissent, détruisent & mettent fin à tout.

Cette considération ne suffiroit-elle pas déjà pour nous faire juger préalablement, que l'ordre regne dans le monde plutôt que le désordre, & que celui-ci n'en est un qu'en apparence. Mais je vais plus loin; j'ose avancer qu'on ne pourra jamais dire d'aucun événement, qu'il ne devoit pas arriver. Ce qui impliqueroit même une impossibilité aussi réelle, que celle de la destruction du temps ou de l'espace, puisque ce seroit celle de la non-existence de la raison & de la bonté éternelle, infinie, toute puissante, qui ne peut être anéantie même en idée (*).

Tout aussi long-tems que nous croi-

(*) J'ajouterai un mot en éclaircissement de cette idée très-belle & très-métaphysique. S'il arrivoit un seul événement, qui ne dût pas arriver dans le bon ordre & le système général du plus grand bien, il en pourroit arriver deux, trois, mille, &c. Car, pourquoi l'intelligence infinie suspendroit-elle sa connoissance ou sa puissance & son action un instant seulement? Pourquoi le Créateur cesseroit-il un instant d'être bon? Or il faut absolument supposer dans le cas d'un événement

rons cette raison & cette bonté existantes, tout aussi long-tems devons nous croire, que tout ce qui y répugne, ou tout ce qu'elles ne peuvent approuver, ne fera pas dans la nature. Enfin j'avoue que je douterois peut-être plutôt des événemens, que de l'intervention de la Providence. Elle a donné l'existence à tout, & la perpétue. Elle connoît donc tout. Elle a donné le premier arrangement, le premier mouvement, le premier emplacement à tout, elle a prévu tout ce dont les êtres étoient capables, tout ce que leur liaison, leur influence pourroient produire, &c. Elle a donc prévu tout ce qui arriveroit, & consenti qu'il arrivât, comme auteur de tout commencement. Consentir, vouloir & opérer, font une même chose pour elle. Elle a donc voulu que ce qui arrive, arrivât.

qui ne feroit plus dans l'ordre, au moins un de ses attributs sans effet & comme nul; ce qui d'abord est absurde en soi-même, & par la conséquence; parce qu'en admettant le principe on ne peut le limiter, n'y ayant aucune raison pour cela, & qu'en ne le limitant point, on tombe en effet dans la conclusion de notre texte, qui feroit la non-existence des attributs du Créateur, ou celle du Créateur lui-même.

NOTES DU TRADUCTEUR ().*

(a) Dieu avoit il besoin de donner l'existence à ses créatures pour les connoître ? Dirait-on qu'elles sont nécessaires à son bonheur ? & pourquoi ne le diroit-on pas ? L'essence de la bonté infinie, son existence, ne consistent elles pas dans l'action ? Elle a été en action, puisqu'il y a des créatures, elle existe donc en Dieu. Cet être trouve donc une partie de sa félicité, disons mieux, sa plus grande félicité dans l'exercice de sa bonté, parceque sa félicité doit consister à sentir son existence, ou ce qui est la même chose, celle de ses attributs. Laisser finir des êtres créés, c'est cesser d'exercer sa bonté. Il y auroit donc eu de la bonté en Dieu dans un tems, & il n'y en auroit pas dans un autre. Ce principe ne lui feroit donc pas essentiel. Première conséquence de l'anéantissement. Ferons nous comme les théologiens, du créateur de toutes choses un être passif, tandis que tout l'univers est rempli de son action créatrice, conservatrice, vivifiante: un être insensible, tandis qu'il a semé tout l'espace d'êtres qui sentent leur existence, qu'il les a rendu capables de bonheur, & leur en a donné le desir ? S'il est insensible, indifférent au bonheur de ses créatures, pourquoi les a-t-il formées, pour quel but, par quel motif ? Une action dans un être sage suppose un but : peut-il y en avoir eu un dans la création, qui ne se trouve dans la conservation ?

(*) Toutes les notes absolument sont du traducteur.

La destruction est l'opposé de l'existence , son but doit l'être aussi. Dieu auroit eu tantôt un but , tantôt son opposé : deuxieme conséquence absurde de l'anéantissement.

L'objet de la création fera tous les êtres sensibles & leur bonheur : & seront ils heureux de rentrer dans le néant , ou fera ce seulement quelques-uns d'entr'eux? Mais quoi, tous également enfans du même Dieu, les uns n'auroient goûté la vie que pour les autres, ceux là rentreroient dans le néant, & ceux-ci jouiroient éternellement d'un bonheur infini; la puissance de Dieu auroit besoin de ce moyen? Quelle misérable idée, quelle troisieme & horrible conséquence de l'anéantissement? Croyons, disons donc, que si Dieu a créé, c'est pour conserver, c'est pour conserver toujours, parceque ce qu'il a voulu une fois, l'ayant voulu avec sagesse, n'étant pas homme pour tromper, ni fils de l'homme pour se repentir, il le veut toujours, qu'il y a été déterminé par sa bonté & que sa bonté dure éternellement. Gloire, louanges éternelles, soient donc éternellement rendues à celui qui nous a fait pour vivre éternellement. C'est avec un plaisir infini que je profite de l'occasion que me donne le sujet de cette note, pour faire connoître par quelques morceaux que j'en tirerai, les sermons d'un curé du diocèse de Gap en Dauphiné, M. Reguis, imprimés sous le titre de *la voix du pasteur*. Ils sont à notre avis excellens par les détails, par le zele sans bigoterie, la connoissance
du

du cœur de l'homme, & un style qui lui est particulier, en ce qu'il fait réunir la simplicité & la force, & que toute son éloquence est dans les idées. En voici quelques morceaux.

S'il y a un Dieu qui a tout fait, il y a un Dieu qui voit tout, qui conserve tout, qui règle tout & pourvoit à tout. Si rien n'a pû être créé sans lui, rien ne peut se mouvoir, rien ne peut se faire que par lui. Le mouvement du plus petit des insectes, du plus petit grain de poussière, est donc l'effet de sa puissance, aussi bien que le mouvement & les révolutions prodigieuses de ces corps immenses qui paroissent rouler autour de nous. Il n'y a donc pas de l'exagération dans ces paroles de notre Seigneur : un passereau, un cheveu même de votre tête, ne tombe sans la volonté de votre Père qui est dans le ciel, c'est-à-dire, sans son ordre. Je dis sans son ordre ; parce que les loix de la nature ne sont autre chose que les ordres de la Providence, les ordres que le Créateur a donnés à tous les êtres de se mouvoir ainsi & ainsi.

Les fleurs dont nos campagnes sont émaillées, la verdure aimable dont elles sont couvertes, les fruits dont elles sont enrichies ; tout cela paroît ou disparoît à nos yeux, suivant les loix & le cours de la nature, c'est-à-dire, suivant les ordres de la Providence. Lorsque nous voyons un brin d'herbe croître, s'élever, grandir, changer plusieurs fois de forme ou de couleurs, puis se fanner, se det-

fécher, disparoître : lorsque nous voyons une feuille emportée çà & là par le vent , & mille autres choses de cette espèce , & à plus forte raison , celles qui sont faites pour nous frapper , & qui nous frappent en effet bien d'avantage ; nous disons qu'elles obéissent aux loix de la nature , c'est-à-dire qu'elles obéissent aux ordres que la Providence leur a donnés : car ce brin d'herbe ne croît & ne décroît , cette feuille n'est emportée par le vent , ce grain de sable ne change de place , ce cheveu ne tombe de ma tête , que parce que Dieu l'a réglé ainsi , en établissant des loix suivant lesquelles cela doit être nécessairement ainsi.

Comme tous les êtres qui composent ce que nous appellons la nature , n'existent que par la volonté de Dieu , ils ne sauroient exister sous telle & telle forme , dans telle & telle position , de telle & telle manière , que par la volonté de Dieu ; car ils ne peuvent pas plus se conserver & se mouvoir sans lui , qu'ils n'ont pu être créés sans lui ; & comme il n'a pas fallu moins de puissance pour créer un insecte , un grain de poussière , un atôme , qu'il n'en a fallu pour créer les astres , il n'en faut pas moins aussi pour conserver les uns que pour conserver les autres. D'où il s'en suit que Dieu préside , qu'il veille à la conservation & au mouvement d'un insecte , d'un grain de poussière , d'un atôme , aussi bien qu'à la conservation & au mouvement des cieux.

Ces deux derniers paragraphes sont de la voix du pasteur.

(b) Il y a un grand nombre de maux effectifs, actuels, très-réels, qui ne doivent point être imputés au créateur, parce qu'ils sont une suite inévitable de la nature des êtres, & des loix nécessaires pour leur conservation. Donnons en des exemples. L'obscurité de la nuit favorise un grand nombre de crimes, elle est la cause d'une infinité d'accidens : la Providence en sera-t-elle responsable? il auroit donc fallu qu'il n'y eût point de nuit; c'est-à-dire que la terre n'eût pas tourné, qu'une moitié n'eût pas été habitable, mais la partie éclairée, brûlée dans son milieu, par la présence continuelle du soleil; & la moitié opposée glacée sous les zones, & même tempérée, auroit encore été inhabitable : c'est-à-dire enfin, que la création de la terre auroit été inutile. La nuit étoit donc inévitable avec ses conséquences. Et quand le Créateur a fait tout ce qui étoit nécessaire; pour que ces conséquences fâcheuses fussent en aussi petit nombre & aussi rares que possible, alors rien de ce qui arrive ne peut lui être imputé, ni par conséquent faire une objection contre sa bonté, ou contre sa Providence : & Dieu n'a-t-il pas créé grand nombre de substances, dont les unes remplacent la lumière du soleil, & les autres sa chaleur? n'a-t-il pas formé le corps de l'homme, de façon à avoir besoin d'un temps de repos & d'inaction absolue pour reprendre des forces, ne l'a-t-il pas par ce moyen préservé de la plupart des accidens, auxquels pouvoit donner lieu ce temps d'obs-

curité, & ne lui a-t-il pas ôté la liberté de commettre le mal pendant une partie de ce temps-là, en lui en ôtant les forces?

Imputera-t-on à la Divinité les incendies, parce que le feu brûle; comme s'il pouvoit être chaud dans un tems, au point de consumer du bois, pour nous donner de la chaleur ou cuire nos alimens, & cesser de l'être quand un méchant viendra le mettre à ma maison? comme si la même chose pouvoit être tantôt d'une nature, tantôt d'une autre: alors tout iroit en désordre dans le monde, & l'homme ne pourroit plus compter sur rien, prendre aucune mesure, former aucun plan. Dieu n'a-t-il pas créé une autre substance opposée à celle du feu avec laquelle l'homme peut en arrêter les effets, dans les cas où ils lui deviendront nuisibles? Faudra-t-il accuser la Providence, si les nerfs qui sont le siège du plaisir, lui causent de tems en tems de la douleur? la sensibilité de ces nerfs n'est-elle pas dans la nature de l'homme indispensablement nécessaire à sa conservation, à son bonheur & à son existence? Pouvoit-ils'appercevoir de la destruction de quelque partie autrement que par-là, & auroit-il pu sans cet avertissement chercher la cause du mal, & les moyens d'en arrêter les progrès? ces nerfs pouvoient-ils être sensibles au plaisir, & non à la peine, tantôt sensibles & tantôt insensibles, changer continuellement de nature? D'ailleurs cette sensibilité étoit nécessaire dans les vues morales de Dieu. Concluons donc qu'il y a une

classe de maux, qui ne peuvent sans injustice & sans folie être imputés au Créateur, & cette classe en contient un très grand nombre.

(c) Quelle idée auriez vous d'un Roi qui ne se mêleroit point du tout de ce qui se passe dans son Royaume, ou d'un pere de famille qui ne s'appercevroit pas de ce qui se fait dans sa maison, qui ne prendroit garde ni à ses enfans ni à ses domestiques? & vous voudriez que la Providence, à laquelle il en coûte infiniment moins de veiller sur tous les peuples, sur tous les hommes, & sur chacun d'eux en particulier, qu'il n'en coûte à un chef de famille, de veiller sur ceux qui la composent, vous voudriez que la Providence à laquelle il n'en coûte pas plus de veiller sur tous les hommes, que de veiller sur un seul, & je m'exprime très-mal en disant qu'il lui en coûte, vous voudriez, dis-je, que la Providence n'eut pas les yeux ouverts sur ce qui se fait parmi les hommes, & qu'elle n'y fût elle même pour rien? Quoi, dit un prophète, celui qui nous a donné des oreilles pour entendre, n'entendra point, celui qui nous a donné des yeux pour voir, ne verra point? Celui qui a donné à l'homme cette intelligence, cette sagesse, cette prévoyance qui font l'objet de notre admiration, n'aura lui même ni sagesse, ni prévoyance? Celui qui apprend aux Rois à gouverner & à régner, ne régnera point, il ne gouvernera pas son peuple?

SECTION II.

Preuves d'une Providence tirées des loix générales & de la constitution du monde.

„ Vous déduisez, nous dit-on, la certitu-
 „ de des perfections de Dieu, de l'obser-
 „ vation de la nature, & ensuite de l'idée
 „ de ses perfections; vous en concluez,
 „ qu'il y a plus d'ordre & de sagesse dans
 „ le gouvernement du monde, que cette
 „ observation n'en fait voir. N'est-ce pas
 „ supposer plus de perfections en Dieu,
 „ que vous n'en pouvez prouver? & après
 „ avoir déterminé les qualités de la cause
 „ par l'effet, déterminer ensuite celles
 „ de l'effet par la cause, faire en un mot
 „ un cercle vicieux?”

J'observerai d'abord que nos idées sur les perfections divines, ne sont pas dues à la seule observation de la Nature. Elle précède à la vérité les découvertes de la raison; mais celle-ci va plus loin, & nous apprend des choses, que celle-là ne nous auroit jamais fait connoître. 2°. Quand nous ne connoîtrions de la Divinité, que ce que nous en montreroit la vue de ses ouvrages, il ne s'en suivroit nullement, que nous ne dussions lui attribuer que le degré précis de per-

fection, qu'exige la nature de ces ouvrages. Car il s'en suivroit de même, qu'on ne devroit jamais conclure d'une donnée quelconque plus qu'elle ne renfermeroit, ce qui mettroit fin à tout raisonnement. D'ailleurs toute cause, ne doit-elle pas avoir en foi, dans un plus haut degré, les perfections qu'elle communique?

3°. Les philosophes font le même cercle de raisonnement dans plusieurs cas, & l'on n'a cependant jamais trouvé, qu'il fût vicieux : c'est qu'il ne l'est point en effet. N'est-ce pas d'après les phénomènes particuliers, que nous imaginons les loix générales ? & ne leur donnons nous pas ensuite une beaucoup plus grande étendue que celle de ces faits, en expliquant par leur moyen d'autres faits, qui n'auroient pû être expliqués sans elles ? La loi ou le système de l'attraction, est un exemple frappant de ce que j'avance. Ne l'a-t-on pas généralisé & étendu à tous les corps qui se meuvent les uns autour des autres ?

En 4^m. lieu, en raisonnant de Dieu, nous disons, que tels phénomènes sont l'effet de sa puissance & de son action, quoique nous ne l'y appercevions pas ; mais comme nous l'avons vue manifeste-

tement dans d'autres , nous avons conclu qu'elle produisoit ces premiers.

Je viens enfin à l'objet principal de cette section , aux preuves d'une Providence que nous fournit la considération du spectacle de l'univers.

Je commence par les remarques générales suivantes. On ne peut nier que cet univers ne présente un plan , un système , qui détermine le cours des événemens ; une suite , un enchaînement de causes & d'effets , qui se soutient régulièrement & invariablement. Des loix générales agissent sans interruption. Des êtres de mille espèces , placés conformément à leur nature , ont tous les secours nécessaires à leurs besoins. Ils n'errent pas au hasard : quelque intelligence a pris soin d'eux & les guide ; elle est présente & agissante par tout ; elle est le principe des mouvemens , des forces & des loix qui sont en action dans cet univers. La bonne philosophie nous conduit toujours à cette conclusion que je dois examiner particulièrement comme étant étroitement liée à ce que je me propose de prouver dans cette dissertation

Que de peines ne se sont pas données une infinité de personnes , pour tâcher d'expliquer tous les phénomènes par les

seules puissances mécaniques? vains efforts. Il est impossible, que la première cause soit de cette espèce. Qu'un corps doive son mouvement à un autre, & celui-ci à un précédent, ne parviendra-t-on pas enfin à un premier, qui ne tiendra son mouvement ni de lui même, ni d'aucun autre, à moins qu'on ne prétende, que tout mouvement se propage de corps en corps, sans interruption, de toute éternité, ou que la matière a la faculté de se mouvoir par elle-même?

La première de ces prétentions est assurément insoutenable; car sur quoi est-elle fondée? Quant à la seconde, il est si bien reconnu aujourd'hui, que la matière est essentiellement inactive par elle-même, que nous ne demandons d'un philosophe que de la bonne foi, pour convenir de la fausseté de cette seconde supposition. En effet, si la matière n'est pas inactive, si son inertie n'est pas réelle, les trois fameuses loix de tout mouvement, établies par Neuton, reçues par tous les physiciens, confirmées par toutes les observations de tous les temps & de tous les lieux, & qui sont la base de tous nos raisonnemens, n'auront aussi ni réalité ni évidence.

Quoique l'inertie, dira-t-on, soit na-

turelle à la matière, Dieu peut faire qu'elle cesse de l'être: mais c'est comme si l'on disoit, Dieu peut faire que la matière ne soit pas matière. Si l'inertie est un attribut, comme qualité essentielle, comme matière ou étendue solide, elle en est inséparable (*). Les choses sont nécessairement ce qu'elles sont indépendamment de toute puissance. La matière est figurée, mobile, inerte, divisible, capable de communiquer son mouvement, précisément comme les quatre côtés d'un carré sont incommensurables à sa diagonale, par son essence & non par la volonté du créateur (**). Si l'inert-

(*) 1°. Tout corps persévère dans son état de repos ou de mouvement en ligne droite, tant qu'il n'est pas contraint d'en changer par l'impression de forces étrangères. C'est la force d'inertie de la matière.

2°. Le changement de repos au mouvement, ou d'un mouvement à un autre est proportionné à la force motrice, & suivant la ligne de son action.

3°. Sa réaction est toujours égale, & contraire à l'action.

(**) Ce-ci demande une explication; car il semble d'abord que c'est une contradiction, puisque rien n'existe, ni la matière, ni aucune

tie n'étoit pas une propriété effentielle à la matiere, elle ne produiroit aucun effet. Examinons pour le prouver, ce qui en feroit du choc des corps, dans cette supposition de la matiere sans inertie. Il faut d'abord que l'on convienne, comme d'un principe incontestable, & sans lequel on ne peut plus raisonner, que la matiere reçoit une impression proportionnée à la force qui la lui donne, & que le mouvement qui lui est communiqué, est toujours égal précisément à celui que

de ses propriétés, que par la volonté de Dieu. Mais l'auteur entend que la matiere n'est pas inerte & mobile, par une volonté différente, distincte, de celle qui fait qu'elle est matiere; que ce n'est pas après l'avoir créée, après son existence, que Dieu a voulu qu'elle fut inerte & mobile &c.; mais en même temps, parce que ces propriétés lui sont si essentielles, que sans elles la matiere n'existeroit pas. En Dieu, vouloir qu'il y ait une figure dont les côtés sont incommensurables à la diagonale, c'est vouloir qu'il y ait le quarré, & *vice versa*; ce ne sont pas deux volontés, ce n'en est qu'une. Ainsi ayant voulu que le quarré existat, il en est résulté nécessairement, sans nouvelle volonté de sa part, l'incommensurabilité de la diagonale aux côtés. Appliquez ce raisonnement à la matiere.

perd le corps qui le lui communique, ou en d'autres termes, que la matiere est capable de résistance & absolument passive, autrement rien de ce que nous venons de dire, ne pourroit arriver. Car supposons qu'un corps de matiere sans résistance & active, aille en choquer un autre en repos de matiere passive: qu'en résultera-t-il? le mouvement de celui qui étoit en repos? cela est impossible, puisque le corps choquant, n'ayant point de résistance, ni de tendance à persévérer dans aucun état, soit de repos, soit de mouvement, n'ayant par conséquent aucune force, ne peut produire aucun effet (*).

Le corps en mouvement traversera-t-il donc le corps en repos, puisqu'il ne peut le mouvoir? ou nous n'avons aucune

(*) Sans tendance à persévérer dans son mouvement, il doit céder au plus léger contact du corps résistant, d'autant plus, que le corps en mouvement n'oppose aucune résistance, (par la supposition) à celle du corps en repos. D'où il résulteroit que le plus grand corps possible non résistant, mû avec la plus grande vitesse possible, sera arrêté par le plus petit corps possible, ce qui s'appelle une absurdité d'évidence.

idée de la solidité, ou cela n'arrivera pas : il s'arrêtera donc, il perdra son mouvement, sans l'avoir communiqué à un autre corps ; c'est-à-dire, qu'il y aura un effet sans cause : car le corps en repos, n'ayant reçu aucun mouvement, n'a point pu réagir sur l'autre. A présent supposons au contraire un corps de matière, telle que nous la concevons, telle que celle dont nous raisonnons, de matière passive, c'est-à-dire, restant dans le repos, ou persévérant dans le même mouvement, tant qu'une cause étrangère n'agit pas sur elle ; supposons dis-je qu'un corps de cette matière en vienne choquer un autre de matière sans résistance, & qui a de l'action par elle-même, qu'il le choque dans la direction où celui-ci tend à se mouvoir : il est certain, que le premier corps n'éprouvant aucune résistance de la part de l'autre, l'emportera avec lui, en continuant sa route avec la même vitesse qu'il avoit avant de l'avoir atteint. Ainsi un corps, quelque petit qu'il soit, pourra communiquer un mouvement quelconque à un autre corps, quelque grand qu'il soit, pourvu que la matière dont celui-ci est composé, soit sans résistance, sans inertie ; il y aura donc une production sans cause. Que deux

corps égaux de cette matiere sans inertie, allent d'une vitesse égale à la rencontre l'une de l'autre, se pénétreront-ils en se choquant? on n'oseroit le dire; s'arrêteront-ils par la destruction réciproque de leurs mouvemens en sens contraire? mais comment cela arriveroit-il? puisque cela ne pourroit se faire que par leur résistance, & l'un ne résistera pas à l'autre qu'autant qu'il sera doué de la propriété d'inertie, ou de persévérer dans le mouvement; ce qui est contre l'hypothese.

Mais je vais prouver d'une maniere plus directe, plus décisive, qu'il ne peut y avoir dans la matiere aucune qualité active. Supposons un corps actuellement en repos, doué d'une tendance au mouvement, cette tendance produira son effet, ou par accélération continue, comme la gravité, ou d'une maniere instantanée, donnant tout d'un coup son degré de mouvement après lequel son action cessera. Dans le premier cas, cette tendance au mouvement est la même chose que la tendance à un changement continuel de vitesse. Or comme elle est par la nature qu'on suppose au corps, une qualité permanente en lui, il en résulte que tout mouvement qui en dérive, ne peut avoir

un instant de durée, mais qu'il est détruit aussitôt que produit. En un mot, une tendance de cette espèce au mouvement, est un tendance à une infinité de mouvemens à la fois, & par conséquent impossible.

Il ne l'est pas moins que le mouvement soit produit de la seconde manière; car aucune force ne seroit capable de le détruire, parcequ'à l'instant de sa destruction, il seroit reproduit par la tendance supposée: donc aucune impulsion quelconque ne pourroit avoir le moindre effet sur le mouvement d'un tel corps, qui de quelque petitesse qu'il fût, pousseroit devant lui tous les corps de l'univers sans être retardé. Ce qui est aussi vrai en supposant que la tendance au mouvement s'exerce & se produit par accélération, & si deux corps de cette nature se choquoient en sens contraire, il faudroit de toute nécessité, ou qu'ils se pénétraient, ou qu'ils s'anéantissent.

On prouvera en raisonnant de la même manière, l'impossibilité qu'il y a, que la matière en mouvement tende par elle-même au repos. La matière conserve le mouvement qu'elle a reçu, comme la figure qu'on lui a donnée; sans cela aucune force, ne seroit capable de la mettre en

mouvement : car l'effet de cette force en pouvant se conserver, seroit détruit presque aussitôt, & par conséquent jamais produit. Il n'est personne, je crois, qui ne sente la justesse de ces observations & leur poids. Rien ne s'accorde moins avec les idées que nous avons de la matière, que la faculté de se mouvoir par elle même ; & d'autant moins que cette faculté emporte celle de penser & d'avoir un but. Car toutes les fois que la matière se mouvroit, elle devroit avoir une direction plutôt qu'une autre & un degré de vitesse déterminé. Mais il y a une infinité de directions de vitesse possibles ; elle ne peut donc sans dessein en prendre une plutôt que l'autre.

Ce n'est pas tout ; cette matière ne peut être la dernière cause des phénomènes, ou l'agent qui par des forces inhérentes en elle, produise les loix générales, sans posséder de l'intelligence & de la sagesse. Prenons pour exemple, la loi de la pesanteur. Si elle dérive d'une disposition propre à la matière de se mouvoir suivant certaines règles, chaque particule devra être capable de se conformer à toutes les situations où elle peut se trouver, & par conséquent chaque particulier doit connoître précisément les distances,

les

les grandeurs , & le nombre de toutes celles qui l'environnent , puisque ces distances , ces grandeurs & ce nombre déterminent la force & la direction de la pesanteur. Ainsi cette particule placée à la surface de la terre , tend vers elle avec le degré précis de vitesse , & dans la direction qu'exige la loi de la gravitation. Elle doit donc connoître sa position sur cette terre , la figure & la masse de celle-ci , sa situation ; puisque la plus petite variation de l'une de ces trois choses altérerait la vitesse & la direction de son mouvement. La particule située en dessous de cette surface , doit diminuer sa force dans la raison simple directe de ses distances au centre ; & si elle est au-dessus , elle doit affoiblir sa tendance en raison inverse double de ces mêmes distances. Arrêtons nous , c'est assez dire d'absurdités. Mais ne feroit-il peut-être pas possible , que la matiere variât ses mouvemens , de maniere que toutes les différentes parties parussent agir parfaitement de concert , pour produire l'ordre de la Nature ? La présence & l'activité de chaque particule étant limitées à l'espace qu'elle occupe , quelque intelligence & quelque énergie qu'on lui suppose , elle ne l'exercera pas au delà de cette espace ;

comment feroit elle donc assez au fait des corps , qui sont à une très-grande distance , avec lesquels elle n'a aucune connexion , pour pouvoir agir de concert avec eux & les particules qui les composent , & se mouvoir exactement d'une maniere conforme à leur situation & leur nombre ? Ce qui a été dit de la gravitation , s'appliquera avec la même évidence à toute autre cause générale , dont cette gravitation pourroit bien n'être qu'un effet. Telle feroit l'éther de Newton , ou un milieu ou puissance , que des phénomènes de la nature auroient pour cause. L'élasticité de cet éther , s'il existe , doit venir , non de la puissance que la matière qui le compose , ait de se mouvoir par elle même , mais de l'action constante d'un esprit intelligent & présent dans toute son étendue. On a souvent objecté que c'étoit dégrader la beauté du monde , le représenter comme plus imparfait qu'aucun ouvrage de main d'homme , que de ne vouloir pas qu'il puisse subsister par lui même , & de prétendre qu'il faille que le Créateur ait continuellement la main à son ouvrage pour y conserver l'ordre & le mouvement. Nous répondrons que toute machine , pour continuer son action a nécessairement besoin d'un

premier moteur, tel qu'un poids ou un ressort, qui agisse ou ait une tendance à agir continuellement. L'univers est une grande machine, qui doit avoir son premier moteur : ce ne peut-être la matière, puisque nous avons prouvé qu'elle ne peut avoir le mouvement en elle-même (a).

Une machine est d'autant plus parfaite, que les parties qui la composent sont d'autant mieux concordantes, & que l'action de la puissance qui les met en jeu, est plus constante. Elle seroit très-défectueuse, s'il falloit assigner un agent particulier à chaque partie, au lieu de donner une place unique à un mécanisme (b). On seroit de même de l'univers un ouvrage imparfait, si on donnoit d'abord la Divinité pour cause immédiate des phénomènes, ou si on la rendoit l'agent direct des effets particuliers. Mais l'on se tromperoit encore plus grossièrement, si, parce qu'on peut étendre assez loin la chaîne des causes mécaniques successivement causes & effets, on croyoit pouvoir l'étendre à l'infini, & la mettre à la place de la Divinité (c). Les connoissances en si grand nombre, que l'on a acquises dans la philosophie naturelle, concourent chacune en particulier & toutes

ensemble à nous convaincre, qu'un être intelligent, sage & puissant, est le point unique, auquel il faut rapporter tout ce qui existe, & que c'est nécessairement à lui qu'on arrive, & en lui qu'on trouve l'origine des loix & des premières causes qui ne sont point effets, & d'où découlent tous ceux que nous avons observés, & auxquels nous avons donné aussi le nom de cause, parce qu'il en dérive d'autres effets (c). Tout système qui bannira de l'univers une telle intelligence, qui nous éloignera de la persuasion & de l'adoration d'un Dieu créateur, ordonnateur & conservateur, sera indigne du beau nom de philosophie, indigne d'un être tel que l'homme doué lui-même d'intelligence, d'autant plus indigne de lui, qu'il sera plus éclairé. Voici comme s'exprime là-dessus un de nos philosophes modernes, le célèbre Mac-faurin, dans son exposition des découvertes du grand Newton, le philosophe, qui s'en tenant aux apparences de l'univers matériel, avec loix mécaniques du mouvement, n'y remarque pas les traits d'une Divinité qui le gouverne, néglige ce qu'il y a de plus excellent, ce qui mérite le mieux son attention; il préfère l'imparfait au parfait, le fini à l'infini, le petit au grand, le borné à ce qui

est sans bornes , le périssable à ce qui doit durer éternellement (e) : c'est donc en Dieu proprement qu'est la vie des êtres, l'esprit qui soutient l'univers. Toutes les causes matérielles ne sont que des instrumens dans sa main. C'est de lui qu'elles tiennent toute leur efficace. Loin donc qu'il puisse être regardé comme simple spectateur de ce qui arrive dans le monde, son action y est telle, que si elle étoit suspendue un moment, tout tomberoit dans une confusion ou plutôt une destruction universelle.

Faisons à présent une remarque importante. Nous avons prouvé que la Divinité est présente & agissante dans tout le monde matériel, & que c'est à elle que se réduisent, comme à leur première cause, tous les effets. Mais le monde des esprits, n'est-il pas tout autrement important ? Sa puissance ne seroit-elle donc pas à plus forte raison en action dans celui-ci ? S'il n'y a pas un atôme de matière sur lequel elle ne s'exerce, pourroit-il y avoir un être sensible, qui ne fût pas l'objet des soins de cette Divinité ? Il ne tombera pas une pierre sans sa permission, & un homme souffrira, sans qu'elle y prit garde ? L'influence de son action seroit-elle moins nécessaire dans le monde mo-

ral pour y conserver l'ordre, que dans le physique, où nous favons certainement qu'elle a lieu? Disons plutôt qu'à ses yeux, le second n'est rien, abstraction faite de son utilité pour le premier, & que ce ne peut être que dans la vue de celui-ci, que le Créateur conserve & régit l'autre. Considérez la forme & la structure des plus petits corps, l'élégance, les graces, le coloris d'une plante, d'un oiseau, avec quelle habileté & quel art ils ont été formés, quelle perfection dans leur mécanisme? croyez vous après cela, qu'un être si libéral, si magnifique dans les choses inanimées, de courte durée, de peu d'influence, le soit moins pour des êtres qui se sentent, qui se connoissent, & qui raisonnent? croyez vous qu'il n'ait voulu faire usage de sa puissance, de sa sagesse, de son intelligence, que pour les premiers, que leur existence, leur conservation, leurs qualités, leur position, leur destination, leur sort, soient l'objet de son attention, & ne le soient pas à l'égard des êtres animés? non sans doute, ou il ne seroit plus un être sage, & encore moins infiniment sage. Appliquons ici ce que dit Jesus-Christ son envoyé, Matth. VI. 26. *Regardez les oiseaux de l'air; car ils ne sèment,*

ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans les greniers, & votre Pere céleste les nourrit; n'êtes vous pas plus excellens qu'eux? Si Dieu revêt l'herbe des champs qui est aujourd'hui, & qui demain sera mise au four, ne vous revêtira-t-il pas plutôt, ô gens de petite foi? Ne vend on pas deux passereaux pour une pitte? & cependant l'un deux ne tombe point en terre, sans la volonté de votre Pere; & les cheveux même de votre tête sont tous comptés.

NOTES de la seconde section.

(a) Si le monde étoit une machine formée, je ne dirai pas par le hasard, puisque ce mot ne dit rien, ou par une fatalité aveugle, ce qui ne dit pas d'avantage, mais une machine sans moteur intelligent, il iroit comme une machine à laquelle on ne touche jamais, il iroit toujours de même, sa marche seroit parfaitement régulière, constante & uniforme. Une année ressembleroit parfaitement à l'autre; car si elle ne lui ressembloit pas, il y auroit une cause de cette différence; ou cette cause auroit aussi son effet dans un temps marqué, & alors mon principe seroit vrai; ou elle ne l'auroit pas; alors cette différence dans le temps auroit-elle même une cause, sur laquelle faisant le même raisonnement que sur

la précédente , je parviendrois enfin , à une révolution d'années ou de siècles qui ramèneraient les mêmes phénomènes : car soit le contraire , alors puisqu'il n'y aura plus rien de fixe , c'est une preuve que la machine n'en est pas une proprement dite , ou qu'elle se dérange , qu'elle tend à sa destruction , puisque les mêmes effets ne revenant plus dans un temps donné , il faut que quelque rouage , quelque une des pièces qui servent au mouvement soit affoiblie , ou devenue plus forte , ou qu'elle ait changé de place ou de nature &c. Et si une seule a pu s'altérer , cette altération ne peut manquer d'influer d'abord sur les parties voisines , & de proche en proche sur le tout , & le désordre devenir général. Si la machine a été formée par un être intelligent , qui ait en sa puissance tous les matériaux , & qui a connu tous les effets de toutes leurs combinaisons , il pourra y avoir des variations sans désordre , parce que cet être ayant prévu que l'action d'un certain nombre de parties ne pourroit produire de variation , sans que leur altération nécessaire pour cela n'entraînât le désordre , a connu aussi qu'elles autres parties devoient être ajoutées , pour prévenir le désordre sans exclure la variation , & qu'il a pu les ajouter.

(*b*) Une machine sera d'autant plus excellente & merveilleuse , & son ouvrier d'autant plus admirable , intelligent & habile , qu'elle sera composée de plus de parties , qu'il devra s'y opérer plus d'effets , & que les moteurs seront en plus petit nombre & plus simples.

Et la machine où toutes ces choses se trouvent réunies dans le plus haut degré, n'est-ce pas l'univers en général? Ne font ce pas ces machines particulières qui en font partie, les corps vivans, les plantes?

(c) Il est des phénomènes, dont les plus grands génies n'ont pu trouver la cause, dans aucune des propriétés de la matière ni du mouvement. Telle est la rotation des planètes sur elles-mêmes. On croit pouvoir même oser dire, qu'elle ne vient d'aucune cause médiate; mais de la volonté ou de l'action directe du Créateur. Ce mouvement est trop simple, c'est un phénomène trop en grand, trop extérieur à tous les autres phénomènes, trop indépendant, pour qu'on n'en eût pas déjà trouvé la cause, s'il en avoit une matérielle. Il est certain d'abord, que ce mouvement dans une planète quelconque, ne peut pas être produit par une autre planète; 1°. car ce mouvement est uniforme, tandis que la distance de toute planète à une autre, varie continuellement; ce qui selon toutes les loix & les phénomènes connus, devoit faire varier aussi ce mouvement, s'il en dépendoit; 2°. la figure des planètes étant régulière, ne peut influer en rien, ni donner prise pour produire ou recevoir ce mouvement; 3°. la matière de la planète même, n'est pas plus capable d'en être le principe; car il faudroit pour cela, que chaque particule eût en foi de quoi y contribuer, ce qui répugne encore à la figure des planètes: l'efficacité d'une portion de la

planete étant détruite par celle d'une autre égale & semblablement posée. Donc cette rotation ne peut être attribuée à la matiere. Et pour l'attribuer au mouvement, il faudroit supposer qu'un autre mouvement eût produit celui-là. Mais dans quel corps le placerons-nous, ce premier mouvement ? ce ne sera pas plus dans le soleil qui tourne lui-même de cette maniere, que dans les planetes : où donc ? dites-le, philosophes sages & entendus, qui faites votre Divinité du mouvement & de la matiere ; pour nous, nous avouons notre folie & notre foiblesse ; c'est que considérant l'utilité infinie, ou plutôt la nécessité d'un mouvement sans lequel aucune planete n'auroit pu recevoir d'habitans, nous croyons bonnement y voir un but, une fin, la conservation d'existence à tous les êtres, dont-il est le moyen ; nous le croyons d'autant plus, qu'il est commun à toutes les planetes, parcequ'il leur est également nécessaire à toutes. Or où nous voyons un but, une fin & un moyen propre, nous croyons voir, nous croyons devoir reconnoître l'action d'un être intelligent, sage & bon qui en sera la cause immédiate.

(d) Cette maniere d'étudier la nature, en bornant sa vue aux objets sensibles, sans remonter au Créateur, est précisément celle des savans de nos jours. Elle est d'autant plus inconcevable, que l'esprit de l'homme aime naturellement de préférence tout ce qui est grand, varié, plutôt que ce qui l'est moins ; d'autant plus surprenante, que sa curiosité n'a

point de bornes , & qu'en croyant une divinité , il se donne l'idée d'un être en qui il peut espérer de voir plus de choses admirables , que tous les mondes réunis ne lui en montreroient. L'Athée détruit donc le plus heureux effet de la science , il contrarie les mouvemens naturels de son ame , il l'arrête dans les élans de son ravissement , il l'abat lorsqu'elles s'éleve , il la retrécit lorsqu'elle veut s'étendre , il brise son ressort lorsqu'elle veut le déployer. Elle veut être immortelle il ne le veut pas , étouffant des désirs infinis , & des espérances qui font sa force , & quand elle ne sent plus les peines du travail & de l'application. O insensé donc , celui qui dit en son cœur, il n'y a point de Dieu!

(e) Si le Créateur a pris tant de soin pour former le corps humain, s'il l'a composé de tant de parties , & les a fait harmoniser avec tant de perfection pour que l'ame pût lui être unie , qu'elle pût y être placée de maniere à y acquérir des connoissances , des vertus , à y commencer son existence , n'est-il pas démontré que le Créateur en prend soin , qu'elle est l'objet principal , final & unique des actes de sa puissance , des attentions de sa Providence. Plus on acquiert de connoissances , plus on observe de faits , plus aussi on trouve de liaison entre les êtres , & l'on s'apperçoit, l'on se convainc de l'existence d'un systéme unique , mais immense dans le monde physique. N'en feroit-il pas de même du monde moral , des êtres intelligens ? Dieu n'auroit-il pas un plan dont le but feroit le bonheur de ces êtres ?

Toute l'écriture sainte , qui est par rapport à ce monde moral , ce qu'est la Nature par rapport au monde physique , se manifeste à qui veut la lire.

SECTION III.

Des objections contre la Providence.

On feroit beaucoup moins d'objections contre la Providence , si l'on vouloit se rappeler , que ses directions sont pour la plupart cachées & invisibles , comme il est de sa sagesse qu'elles le soient , & que dans tous les cas où elles le sont , nous ne pouvons juger ni de son influence , ni de ses intentions. Qu'un vent venant à souffler tout d'un coup sur des flottes qui se battent , donne la victoire à l'une des deux ; sans mettre en doute que cela ne soit arrivé par la permission de Dieu , on ne peut cependant dire précisément , qu'il approuve les vainqueurs & la justice de leur cause , ni que ce vent soit un effet immédiat de son action.

Un tremblement de terre engloutit des villes ; oserions nous bien prononcer sur les motifs du maître des événemens dans celui-ci , & les déterminer ?

On feroit plus inexcusable encore de

n'y voir que les causes naturelles. N'ont-elles pas elles mêmes pour cause la volonté de celui qui en leur donnant l'existence, faisoit tous les effets qu'elles produiroient en tel temps & en tel lieu ? Si ce n'est pas là de ces cas dont on peut dire, qu'ils sont entrés dans les conseils & la prescience de Dieu, de quels pourra-t-on le dire ? Et parce que nous ne pourrions pas marquer ses intentions particulières dans tel ou tel événement, qu'il ne nous appartient pas de déterminer que c'est plutôt celle-ci que celle-là, en fera-t-il moins certain, qu'un être sage a eu des vues relatives à quelqu'un des effets que doivent naturellement produire des événements de cette espèce, de réveiller l'attention des hommes, de les faire réfléchir en les effrayant & les allarmant sur leur conduite, leurs obligations à l'égard de leur Créateur, & la manière dont ils y manquent, sans pourtant qu'il nous soit permis de prononcer que la nation, la ville qui aura éprouvé une calamité, fût plus coupable, & la méritât davantage que celle qui en est préservée (b) ? Je dis plus, un homme de bien, qui demande incessamment à Dieu, de lui faire connoître ce qui est juste & droit, de le délivrer des préjugés dangereux pour son

salut, peut se flatter que ces dispositions sont bonnes & agréables à ce grand être, mais non qu'elles l'ayent préservé de toute erreur, & que ses prières aient été entièrement exaucées. Le Créateur a trouvé à propos de nous cacher tant de choses, qu'il est impossible que nous sachions s'il n'a pas des raisons pour nous laisser égarer encore quelque temps & jusqu'à un certain point.

NOTES de la troisième section.

(a) S'il y a un seul cas dont on puisse dire, que la Providence de Dieu n'y est intervenue pour rien, pourquoi ne pourra-t-on pas le dire de même d'un autre? Ainsi il n'y aura point de bornes, & la cause de tout ce qui existe, souverainement puissante, infiniment active, en qui & par qui tout se meut dans tout l'univers, se trouvera le seul être de cet univers sans action, sans influence, sans opération, sans efficace, le seul être présent par tout, en relation avec tous, n'entrera pour rien dans ce qui leur arrive, quoiqu'il les ait placés, disposés, formés, assujettis à telle & telle loi. Voilà quelques conséquences de ce système des causes physiques établies causes uniques de tel ou tel événement.

Les déclarations de l'écriture sainte confirment parfaitement tout ce que l'on vient de voir sur la manière dont nous devons envi-

sager les événemens qui affligent les hommes ; de sorte que nous les devons croire dirigés par la Providence de Dieu , y reconnoître un but , une intention particulière relative aux hommes , que les guerres , les famines , les tremblemens de terre , &c. ne font point une suite pure & simple de la nature des choses , mais des moyens dans la main du Tout-Puissant, de notre souverain maître, pour nous donner de salutaires avertissemens & nous ramener à lui en nous ramenant à nous mêmes. En effet le sentiment de frayeur & de crainte que produisent sur le général des hommes, les phénomènes extraordinaires, les bruits sourds qui précèdent les tremblemens de terre, les météores qui annoncent les tempêtes dont les apprêts sont si horribles ; ces sentimens, dis-je, de crainte & de frayeur, prouvent évidemment l'existence d'un Créateur intelligent & bon, qui a prévu que les hommes auroient besoin d'être ébranlés par ces sentimens, & qui a voulu qu'ils le fussent, pour produire en eux d'heureux changemens. Voyez dans l'Écriture sainte, Amos iv. 4-10. Soph. iii. 1-7. Michée vi. 9-15. Jonas iii. 1-4. Malach. iv. 1. 2. Jérem. x. 10.



SECTION IV.

De l'intervention de la Providence.

L'Intervention de la Providence dans tous les événemens a été prouvée par les raisonnemens des sections précédentes, & il seroit aussi peu sensé de la mettre en doute, parce que nous ne pouvons pas en distinguer l'opération dans l'effet des causes secondes, qu'il les croit de nier la présence universelle de l'essence divine, parce qu'elle ne nous est pas sensible. Il est vrai que cette intervention s'est fait sentir quelquefois ; mais ces cas ont été rares, & s'y attendre souvent, ce seroit la marque d'un cerveau dérangé. C'est néanmoins de cette source, que sont venues les illusions de cet enthousiasme qui s'est flatté d'inspirations particulières. On s'est imaginé pouvoir reconnaître les directions de la Providence, & ses influences sur l'ame (a).

Observons ici qu'il ne faut jamais expliquer ce qui a rapport à la Providence, d'une manière qui puisse donner atteinte à la qualité d'agent dans les êtres créés, ou détruire la valeur de leur action ; car alors les événemens ne dépendroient en
aucune

aucune façon des êtres inférieurs. Personne, j'espère, ne pense qu'on puisse tirer une pareille conséquence de la doctrine de la Providence, telle que je l'ai établie. Il est en effet absolument nécessaire que les événemens soient jusqu'à un certain point en la puissance des hommes. La volonté du Créateur a sans doute été, qu'ils eussent un but pour agir, autrement il n'y auroit lieu à aucun gouvernement moral, ni à une véritable bénéficence, non plus qu'au bonheur qui y est attaché. Tout l'univers des êtres raisonnables, ne seroit qu'un système de machines, qui auroient seulement la conscience de leur action, il ne s'enfuit point non plus : de cette dernière réflexion, que la Divinité n'intervient pour rien dans l'action de ces êtres dans leurs opérations. C'est d'elle qu'ils tiennent le pouvoir d'agir ; c'est elle qui y a mis certaines restrictions, & tous les usages particuliers de ce pouvoir sont sous sa direction. Que quelqu'un de ces êtres devienne méchant, qu'il fasse du mal ou à ses semblables, ou à lui-même, nous pouvons dire que Dieu le souffre ; nous devons attribuer à sa volonté les circonstances, qui dans le plan de la nature & des êtres donnent occasion à de tels maux ; mais nous devons aussi croire,

que tout ce qui arrive en conséquence, est dirigé par ce grand être lui-même de la manière la plus avantageuse. Dira-t-on que les événemens ne peuvent dépendre en même temps, en partie des êtres créés & en entier de la première cause? Que mon bonheur dans un cas particulier soit, je suppose, entièrement à la discrétion d'un de mes semblables; n'est-ce pas même encore dans ce cas le Créateur qui m'a remis entre les mains de la créature? Si elle abuse de son pouvoir par des actes contraires à la raison & à la loi divine, je dois m'y soumettre sans murmure, sans plainte, parce que je dois être convaincu du droit que Dieu a d'attacher à mon bonheur telles conditions qu'il trouve à propos, & de la justice & de la raison avec laquelle il dirige toutes ses dispensations (b).

L'unique droit qu'une créature innocente puisse réclamer, c'est que son existence ne la mette pas dans un état de souffrance absolue. Le Créateur peut moyennant cette restriction rendre cet état précaire & dépendant à tel degré qu'il jugera devoir l'être, conformément aux règles de la justice. Je ne puis souffrir au-delà de ce qu'il faut (c), je puis attendre de sa bonté les remèdes qui en totalité (d)

feront les plus convenables à mes maux. Tout ce que je dois souhaiter, c'est que le regne de l'ordre & de la droiture arrive une fois, & je dois être sûr qu'il arrivera, puisque le Créateur aime souverainement l'ordre & la justice. En un mot, il paroît clairement, qu'il est dans le plan de la Divinité que les choses soient, jusques à un certain point, ce que les créatures les feront être. Il paroît que telle est sa volonté dans nombre de cas, que le bonheur & le malheur d'une créature dépend du bon plaisir d'une autre; mais l'un & l'autre ne s'étendent que jusqu'où la Divinité fait qu'ils doivent s'étendre pour le mieux, & ils n'ont lieu que dans les cas qu'elle a déterminés. Elle prévientra toute action d'une créature qui produiroit un désordre mal à propos, ou tout événement inconsistent avec un ordre parfait d'administration. Elle existe dans tous les esprits, & la chaîne de tous les événemens, & celle de toutes les causes qui font que tel être se trouve en tel temps, dans telles circonstances, sont dans sa main. On ne peut douter que chaque événement ne dérive de sa volonté, & que chaque partie de la chaîne n'ait été & ne soit toujours l'objet de son attention. Supposer que tout ce que la Divi-

rité fait , se borne à douer les êtres d'une certaine puissance & de certaines affections, pour les abandonner ensuite à eux-mêmes dans l'étendue de ce vaste univers , les laisser s'y débattre comme ils voudront , agir comme il leur plaira sans s'en mêler d'avantage , sans plus jamais intervenir dans les événemens par aucun acte de sa puissance & de sa sagesse , ce seroit anéantir le dogme de la Providence , faire du monde un monde de désordre & de désolation , qui ressemblera à une famille sans pere , à une troupe sans chef ; ce seroit faire du Créateur un être sans principe , sans système , sans dessein , sans but , qui ne crée que pour créer ; ce seroit anéantir sa sagesse , sa bonté &c. ; ce seroit supposer & croire la plus grande des absurdités ; ce seroit n'avoir enfin soi-même aucun principe , aucune idée , aucun système de sagesse & d'ordre. Disons plutôt qu'en donnant l'existence à cet univers , Dieu a voulu que tout ce qui arriveroit arrivât , puisqu'il a tout prévu. Cela n'empêche pas qu'il ne défende , ne désapprouve & ne punisse le mal , c'est-à-dire l'abus de la liberté , & de la raison. Il est de la nature , de la méchanceté de l'homme , de déranger l'ouvrage de la Divinité ; mais ce dérangement a ses bor-

nes que Dieu lui-même a fixées, & il ne permet pas que ce dérangement s'étende au-delà des bornes qu'il a trouvé à propos de lui fixer (*e*). Il a eu de bonnes raisons pour donner à ses créatures l'état, la position & la liaison où elles se trouvent, & d'où il favoit qu'il naîtroit le mal; autrement il ne feroit ni sage ni bon. Il favoit en même temps qu'il pourroit restreindre, diriger le mal, en faire même un moyen de bien (*f*). S'il est d'autres systêmes où la somme du bonheur soit plus considérable, il se peut qu'ils existoient avant celui-ci, dans toutes les variétés & diversités possibles, & que l'addition de ce dernier, doive être regardée comme un acte de plus de la bonté du Créateur (*g*)? Dieu n'agiroit jamais, si la possibilité d'un meilleur systême étoit une raison pour n'en pas créer d'un degré inférieur (*h*).

C'est par notre ignorance & notre aveuglement, que l'on résout communément les difficultés sur les désordres apparens du systême du monde. Il convient de faire sentir la justesse & la force de cette solution. On observe en effet, que nous n'avons pas plus de raisons pour conclure de notre ignorance sur les relations & les liaisons invisibles, que ce qui

paroît désordre ne l'est qu'en apparence & non en effet, que pour conclure que ce qui paroît ordre ne l'est pas, qu'ainsi dans tous les cas il faut avoir autant d'égard aux apparences d'irrégularité qu'aux apparences contraires; qu'il faut accorder à l'une & à l'autre son degré de forces sans l'affoiblir par aucune considération de notre ignorance, & nous déterminer selon que nous croyons les unes prévaloir sur les autres. Un peu d'attention fera sentir la fausseté de ce raisonnement. Le fondement sur lequel il repose, *que les rapports inconnus pourroient aussi bien nous faire voir un ordre apparent où seroit le désordre, que le désordre où seroit l'ordre*, manque de solidité. N'est-il pas évident que par-tout où il y aura de l'ordre & de la régularité, il ne peut y être sans un but, & le but d'un être sage, dont aucun rapport inconnu ne pourroit détruire l'apparence? Si je vois un million de choses disposées régulièrement aux angles d'un polygone d'un million de côtés égaux, j'en dois conclure nécessairement, qu'il y a un ordre résultant de l'action d'un être intelligent & sage; & ne seroit-il pas ridicule de dire que si nous connoissions toutes les relations de ces choses aux autres, nous appercevrions le contraire?

Supposons d'un autre côté un certain nombre d'objets qui présentent un désordre apparent, pourrions nous en conclure qu'il est réel? Est il impossible, que, si nous appercevions leur rapport & leur correspondance avec les objets environnans, nous ne vissions le plus bel ordre à la place de ce désordre? Ne seroit-ce pas par exemple une énorme absurdité, de prétendre que si notre vue étoit plus étendue, nous découvririons peut-être que les yeux ne sont pas faits pour voir, que les animaux & les plantes sont des productions de l'art? mais ce n'en fera point une d'affûrer que certaines parties du corps animal, certaines dispositions dans la nature, cesseroient de paroître inutiles, ou irrégulières, si tant de choses n'échappoient pas à notre vue. Il est donc évident que les relations des objets ou leurs liaisons avec d'autres, sont capables d'altérer ce qu'ils pourroient avoir d'irrégulier, & ne point changer ce qui paroît régulier; de sorte qu'il faut avoir égard à notre ignorance quand nous les considérons dans le premier cas, & nullement lorsque nous les considérons dans le second. Il peut arriver que le désordre soit l'effet de la sagesse, mais l'ordre ne peut-

être produit que par la sagesse. De ce qu'un objet considéré en lui-même seulement, ou sous une certaine face, paroît difforme, il ne s'enfuit nullement, il n'y a pas même la plus petite présomption, qu'il paroîtra encore tel lorsqu'il sera vu, comme faisant partie d'un système étendu & composé (*i*). Les mesures d'un sage ministre, ou les institutions d'une bonne police, n'ont-elles pas souvent paru absurdes à ceux qui n'étoient pas au fait de la situation de l'Etat, ou du plan général de cette police? En musique combien une partie qui doit avoir son accompagnement, n'est-elle pas triste & maussade lorsqu'elle est jouée seule? Que signifie une pièce détachée d'une machine, tandis que réunie aux autres, elle contribue à produire quelque effet utile ou agréable? & pourquoi ne jugeons nous pas des œuvres du Créateur, comme des ouvrages de la créature? N'imputerons nous pas à notre ignorance, si dans quelqu'un de ceux-ci il se trouve des parties dont nous ne voyons pas l'usage, qui nous semblent inutiles, ou si quelque défaut nous paroît contraster avec la beauté du reste & l'habileté qu'elle suppose dans le compositeur? Et quand il s'agit des grands

objets de la nature, où brillent des preuves d'une sagesse infinie, jusques dans les moindres productions, comment pouvons nous nous croire suffisamment compétens pour prononcer sur leur genre de beauté, leur degré de bonté, ou leurs défauts sans mettre seulement en doute que nous puissions nous tromper, & que nous n'apercevons pas tout l'ensemble de l'univers, quelque immense qu'il soit?

N'oublions pas d'ajouter qu'il est inconcevable, que faisant nous mêmes partie de cette nature créée, ayant la même origine que les êtres qui la composent, nous osions prétendre y trouver à critiquer, à corriger, & nous croire capables d'imaginer un meilleur plan.

Les irrégularités dans les systèmes généraux & particuliers de la création, sont ou des défauts réels, suite de l'imperfection de la sagesse du Créateur, ou seulement des défauts apparens ou suite de notre ignorance & de notre propre imperfection. Une expérience journaliere, sans cesse répétée dans mille cas différens, doit nous avoir convaincus que ces irrégularités ne sont que les effets de notre ignorance. Tandis que la structure générale du monde nous laisse voir assez de perfections, de même qu'un

nombre infini de phénomènes particuliers, pour juger que la sagesse du Créateur est au contraire sans bornes, nous ne devons pas hésiter à décider sur l'apparence, plutôt que sur la réalité de ces défauts. C'est le comble de la folie de prétendre pouvoir connoître tout, & ne trouver de difficultés à rien. Combien de choses n'avons nous pas cru défectueuses ou inutiles dans les ouvrages du Créateur, jusqu'à ce que de nouvelles découvertes nous ont fait voir qu'elles étoient nécessaires, essentielles & parfaites! En sommes nous devenus plus réservés pour la suite, & plus défiants sur nos jugemens (k)? La témérité & l'ignorance de ces hommes qui ont cru trouver des corrections à faire dans les ouvrages de la création, paroît d'autant plus grande aujourd'hui, que les connoissances sont plus étendues. La sagesse du Créateur s'est manifestée à proportion de ces connoissances: plus on a étudié la nature, moins il est resté de difficultés, & plus on s'est convaincu qu'il n'en resteroit aucune, s'il étoit possible d'entrer dans le conseil de la Providence, de découvrir les liaisons, les dépendances de tous les êtres, & de voir tout à la fois l'ensemble de tout un système dans toute l'étendue de sa durée

passée, présente, & avenir (1). C'est surtout relativement au système du monde moral, que cette vue dans les trois tems de sa durée, seroit nécessaire pour en connoître la perfection : car celui de la nature ou du monde physique se développe en plus grande partie à nos yeux. Il a été & il sera à-peu-près tel qu'il est. La différence des tems, ne forme pas des périodes de différente nature, comme dans le monde moral, & sa place est invariable tandis que l'homme change sans cesse la sienne. Si nous ne pouvons donc connoître en entier un système fixe & semblable à lui-même, composé d'êtres soumis à des loix dont ils ne peuvent s'écarter; si nous ne pouvons connoître ni leur action, ni leur effet, ni leur influence, comment jugerons nous d'un autre système, dont toutes les parties, c'est-à-dire, tous les êtres sont changeans & ont une volonté propre? Tout homme qui considère les grands ouvrages du Créateur, assez négligemment pour n'y pas voir une sagesse étonnante, assez froidement pour ne pas admirer & adorer leur auteur, mérite à peine le nom d'homme, de créature sensible & intelligente.

Un autre faux principe donne encore lieu aux objections sur le désordre & le

mal qui paroissent dans le monde. Ce principe est, que la Divinité doit déployer dans tous les cas toute l'étendue de sa puissance & communiquer le plus grand bonheur possible à tous les êtres. Certainement il y a plus de bonheur que de malheur dans le monde (*m*), & la bonté du Créateur s'y manifeste de mille manières. On ne fauroit donc dire, que Dieu n'a pas déployé sa bonté dans l'œuvre de sa création, mais tout-au-plus, qu'il n'a pas fait tout ce qu'il pouvoit faire; & c'est à quoi se réduit l'objection. De cette manière l'on voit qu'elle tombe d'elle-même, puisqu'elle revient à ce-ci, que qui prouve trop, ne prouve rien. En effet, quel que fût le bonheur des habitans d'un système, rien n'empêcheroit de dire, qu'il pourroit être plus grand. Il n'y auroit d'excepté que le seul cas d'un bonheur infini, & ce bonheur est incompatible avec la nature d'êtres bornés, qui sont dans le premier période de leur existence. Aussi long-temps donc que la somme du bonheur d'un être n'excédera pas la misère, Dieu fera bon à son égard; que son bonheur soit pur & sans mélange; que ce soit seulement l'excès de ses jouissances sur l'homme; qu'il soit rendu capable d'une plus grande félicité, ou qu'il

ait reçu une moindre aptitude à la félicité : tout cela fera la même chose pour cet être. Tant qu'il ne s'agira que de la bonté de Dieu , on ne pourra faire aucune objection tirée des maux naturels, mêlés aux biens , qu'on ne la puisse faire en même - temps sur ce qu'il n'existe qu'un petit bien, au lieu d'un plus grand, ou une moindre aptitude au bonheur, plutôt qu'une plus grande. Si par exemple les animaux de cette terre, en supposant que le bonheur prévaille dans leur existence , si ces animaux, dis-je, doivent être exempts des plus grandes calamités auxquelles ils pourroient être sujets, il devroient aussi être exempts des moindres, ils devroient jouir d'un bonheur uniforme , constant, sans mélange, & du plus grand possible relativement à leur nature, c'est-à-dire, qu'ils devroient être immortels, ne point déchoir, n'éprouver aucun accident, goûter tous les biens, tous les plaisirs au plus haut degré, être formés de manière à pouvoir jouir des plus grands biens, cesser d'être finis, bornés , créés , d'être ce qu'ils sont, en un mot qu'il ne devroit y avoir ni animaux, ni hommes, ni habitans de Saturne, Mercure, &c. mais un seul être égal à Dieu. Voilà les conséquen-

ces, où conduisent les faux principes.

Quant à ce qui regarde l'intérêt que la sagesse du Créateur prend au mélange des biens & des maux, nous en favons assez pour être assurés qu'elle dirige les uns & les autres, qu'elle a ses raisons pour permettre le mélange, que ces raisons sont bonnes & très bonnes. Le système d'un autre vie résoud les difficultés qu'on peut faire sur la justice de Dieu, dans la liberté qu'il laisse aux méchants, & dans le désordre moral qu'elle souffre ici bas. N'oublions pas de remarquer aussi, qu'un grand nombre des dérangemens auxquels la structure du corps des animaux est sujette, servent à prévenir la destruction de ces êtres, ou de plus grands maux encore, & qu'ils prouvent ainsi la sagesse & la bonté du Créateur, tout aussi-bien que les jouissances dont il les a rendu susceptibles.

J'ai dit qu'il étoit déraisonnable, & même absurde, d'attendre que Dieu produisît le plus grand bonheur possible dans chaque cas. Cette assertion n'a certainement pas besoin d'être prouvée; mais il ne s'en suit point qu'il n'y ait dans la création, prise en totalité de son étendue & de sa durée, un bien absolu qui surpasse tout ce que nous pouvons

concevoir : car quoiqu'il n'existe qu'une mesure limitée de bonheur dans un nombre limité d'effets , & que tout ce que nous devons raisonnablement attendre pour chaque partie de la nature, soit d'y voir le bien l'emporter sur le mal , cela n'empêche pas que le plan entier de l'existence créée, & qui s'étend peut-être à toute l'éternité , ne renferme un bonheur absolument infini.

Mais pour nous rapprocher de notre sujet , appliquons ce raisonnement à l'homme en particulier. S'il jouit de plus de biens qu'il n'éprouve de maux, s'il goûte moins de peines que de plaisir, si malgré ces maux & ces peines, la vie est de beaucoup préférable au néant, si la nature de l'homme tel qu'il étoit en sortant des mains du Créateur, prouve qu'il est destiné à la vertu & au bonheur, si tout cela dis-je, est vrai, comme il l'est certainement, il sera bien facile de mettre fin aux objections, & de faire cesser les murmures. Elles se réduiront toutes à cette seule question, *pourquoi l'homme n'a-t-il pas été créé plus heureux & plus parfait ?* & elle pourroit toujours se faire, à quelque degré de perfection & de bonheur qu'on eut été élevé. Bannissons donc à jamais une objection aussi absurde. Puis-

que l'existence est infiniment préférable au néant, c'est toujours une grace infinie de Dieu & un effet de sa bonté, de l'avoir donnée, & l'ordre des êtres qui est formé par l'homme, devient ainsi une addition à la masse du bonheur général.

L'homme considéré sous le point de vue moral, étant dans une position de tentation, où il lui est si facile d'être méchant, & si difficile de ne l'être pas, ce qui est cependant de la dernière conséquence pour son bonheur ou pour son malheur, forme, je l'avoue, une difficulté considérable qu'on ne peut résoudre pleinement, & sur laquelle je me bornerai à faire les observations suivantes. D'abord il est naturel que l'être créé, doit tomber dans des erreurs & des égaremens pendant le premier période de son existence, avant que d'avoir reçu une instruction de l'expérience ou de ses semblables, & qu'il ne commettra pas les mêmes fautes dans un période suivant.

D'un autre côté, plus l'ordre de cet être sera inférieur, plus aussi ses erreurs & ses fautes seront en grand nombre. Ainsi les fautes de l'homme qui paroît être dans un des rangs les plus bas, ne doivent rien avoir de surprenant. Que l'on ne dise pas, pourquoi la liberté lui a-t-elle été

été accordée? Car sans elle il ne seroit point un être moral ni raisonnable. Il ne falloit pas qu'il existât, ou il falloit qu'il fût libre, c'est-à-dire, sujet aux tentations, capable d'erreurs & quelquefois de crimes. Il ne répugne pas qu'il eût une telle liberté plutôt qu'une meilleure, avec laquelle il fût moins vicieux. On ne peut pas dire que tous les êtres ont un droit à n'être pas placés défavantageusement: & quand cela seroit, s'en suivroit-il qu'ils ne doivent pas être exposés à la possibilité de se trouver dans un tel état? Assûrément, la Divinité ne pouvoit point donner l'existence à tels ou tels êtres: elle l'a donc donnée de maniere à ce qu'il y ait un degré de bonheur, qui rende celle-ci préférable au néant; mais elle n'étoit pas obligée à placer l'être à l'abri de tout danger. Combien d'êtres plus ou moins parfaits que l'homme, qui n'existoient pas avant lui? Sa création a été une addition à la somme de ces êtres capables de devenir heureux, une augmentation de la masse du bonheur dans l'univers. Pourquoi Dieu ne l'auroit-il donc pas créé? n'est-il pas raisonnable d'envisager la bonté divine comme se déployant dans la production éternelle & continuelle d'un nombre infini d'ê-

tres, aussi différens que leur nombre dans la création des êtres de tous les ordres possibles pour tous les degrés de bonheur.

Ces réflexions précédentes prouvent suffisamment qu'il ne s'en suit pas de ce que Dieu est infiniment bon, que la classe d'êtres que nous composons, ne dût pas exister avec ses imperfections, & les maux physiques qui appartiennent à la nature. On ne peut même s'empêcher de reconnoître, que notre existence est un acte de sa sagesse & de sa bonté, soit qu'on considère le genre humain ou seulement en lui-même, soit relativement au système de tous les êtres avec lesquels il peut avoir des connexions, dont nous connoissons peut être un jour toute l'importance.

Il ne faut surtout jamais perdre de vue, que chaque créature a des avantages suffisans, & que le Créateur n'en exige qu'à proportion de ses lumières & des circonstances où elle se trouvera placée: si quelques-unes semblent en avoir moins que d'autres, elles en ont encore plus qu'elles ne pouvoient prétendre (*n*).

Le bonheur est toujours un don libéral de la Divinité. Elle peut créer des êtres pour tous les degrés de bonheur possibles depuis le plus petit.

Toute capacité, toute possibilité de bonheur, sa valeur (par la raison que le bonheur lui-même a la sienne), & le don de cette capacité doit être reçu avec reconnoissance. Mais une réflexion moins générale, & qui nous est particulière, c'est que nos circonstances sont telles, que nous avons des motifs qui nous portent à la plus grande gratitude; puisque nous avons la perspective du bonheur de l'immortalité, & qu'il est en notre pouvoir d'y parvenir, le Créateur nous ayant donné tout ce qu'il faut pour cela. Bénit soit donc à jamais ce Créateur, pour la grande bonté qu'il a eu, de nous destiner à un bonheur éternel, de nous l'avoir fait connoître, & de nous avoir donné tant de secours pour nous en rendre capables! Cessons donc de nous plaindre, puisque dans quelque état que nous fussions, nous nous plaindrions toujours, à moins que ce ne fut un bonheur parfait, aquis sans travail, sans dangers, sans peines. Faisons quelques réflexions sur celles de notre état ici bas. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est qu'il dépend en grande partie du pouvoir de nos semblables. Jusqu'à quel point le bonheur & le malheur de plusieurs millions de personnes, n'est-il pas dans la volonté d'un prin-

ce, c'est-à-dire, d'un seul homme? Dès les premiers momens de notre existence, nous sommes sous la direction de nos parens; l'éducation qu'ils nous donnent, décide souvent de notre sort pour tout le reste de la vie présente & dans la suite. Il arrive que par différentes circonstances, d'autres hommes influent sur ce qui peut décider de notre sort pour la vie avenir. Nous pouvons appliquer à ceci ce que nous avons dit plus haut, des apparences de désordre dans le monde physique, qui étant examinées en détail, lorsqu'elles peuvent l'être, disparaissent, laissant voir à leur place des traits d'une sagesse admirable.

Il falloit absolument que les actions des êtres intelligents eussent un but. Il étoit tout-à-fait convenable que le bonheur pour lequel le Créateur leur avoit donné l'existence, fût une suite de l'exercice de leurs facultés, & comme le résultat de leurs efforts. C'est le seul analogue à la nature d'êtres libres & actifs par eux-mêmes, & sans lequel ils n'auroient rien eu à faire. S'ils n'avoient aucune influence sur les événemens; s'ils devoient être heureux sans action, sans choix comme par force; s'ils n'avoient eu aucune action les uns sur les autres, à quoi bon

leur donner des facultés ? la vertu & toutes les vertus ensemble, ne feroient plus rien. Une inaction totale, un repos absolu regneroit chez tous les êtres de l'univers, & ce monde seroit un tout, dont la seule pensée glace d'ennui & d'effroi.

En formant un plan, où les êtres doués de sentiment doivent agir, influencer les uns sur les autres ; c'est mettre chaque individu dans le cas d'exercer toutes les vertus sociales. Or n'est-ce pas précisément dans l'exercice de ces vertus, que consiste le vrai bonheur des êtres de cette nature ? Que l'homme eût été formé au contraire suivant les idées bornées & rétrécies de son entendement, que son bonheur eût été moins dépendant de ses semblables ; il est clair que son bonheur n'auroit plus été de même nature : il auroit été bien inférieur à celui dont il jouit par les actes de justice, de bienfaisance, de charité, d'amitié, & réciproquement par ceux dont il est l'objet. L'homme lui-même n'auroit plus été d'une nature aussi relevée, aussi excellente, aussi perfectible, capable d'un aussi grand bonheur.

Ce que nous avons dit de la constitution des choses dans le monde actuel,

peut s'appliquer en grande partie à tout le plan de la Providence & au système de l'existence. Le bien-être d'une espèce, comme celle des individus, peut dépendre d'une espèce d'une classe supérieure, & l'ordre entier placé dans telles circonstances, qu'il ne pourra être délivré des maux auxquels elles l'exposent, que par le secours & les travaux d'un ordre plus élevé. Les réflexions que j'ai faites ci-dessus, montrent d'ailleurs la raison qu'il y a de croire, qu'une telle économie étoit nécessaire pour produire le plus de vertus, & le plus grand bien du tout, quoiqu'elle puisse dans certains cas particuliers être une cause de destruction.

Il seroit bien intéressant de connoître jusqu'où peut s'étendre la dépendance réciproque des êtres, & dans quelles bornes elle doit être restreinte, pour ne pas contrarier l'ordre & la rectitude. Mais il seroit difficile, ou pour mieux dire impossible, d'entrer là-dessus dans quelque détail. Tout ce dont nous devons être persuadés, c'est que la liaison des êtres intelligens, est très bien réglée, & leurs actions réciproques très sagement limitées, que leur dépendance les unes des autres, ne sera jamais telle, qu'il ne puisse y

avoir un défaut de rétribution adéquate, ou qu'une feule d'entr'elles puisse être privée d'un seul de ses droits inaliénables, ou enfin qu'elle souffrit quelque chose qu'elle ne devoit pas souffrir, en tant que créature de Dieu. Si les êtres intelligens ne devoient pas leur bonheur en grande partie à eux-mêmes, à leur action, où seroit le mérite moral, puisque c'est de cette action qu'il tient son origine ? Il est de la nature de la vertu, qu'elle s'acquerre ; & cette considération doit diminuer infiniment la difficulté dont il s'agit.

NOTES de la quatrième section.

(a) Il n'est personne, qui voulant suivre de bonne foi les événemens de sa vie, n'y reconnoisse tôt ou tard la direction d'une Providence. Mais il faut deux choses pour cela ; 1°. ne pas se presser dans ses conclusions, mais attendre la fin de chaque événement & de ses influences ; 2°. ne séparer jamais le bien de l'ame de celui du corps, & par conséquent la vie future de la présente. Cette séparation que l'homme fait dans ses raisonnemens, & surtout dans ses plaintes, est la source de l'erreur des conclusions des premières & de l'injustice des secondes. Pour l'homme, en général, la vie

présente est la principale , & voilà en quoi ses pensées sont aussi éloignées des pensées de Dieu que la terre l'est du ciel. Car c'est uniquement à la vie future que se rapporte la vie présente dans les plans du Créateur. A ses yeux celle-ci n'est rien & celle-là tout. Et voilà pourquoi la conduite de ce pere celeste est si différente de celle que ses enfans attendent & désirent, & ce qui leur arrive si opposé à ce qu'ils voudroient. O aveuglement de folie ! de n'avoir pas la confiance, & le courage de s'en remettre au plus tendre des peres , à un pere si éclairé , à celui qui fait de quoi nous sommes faits , & par conséquent de quoi nous avons besoin , qui peut nous le donner , qui connoît la position on nous devons être à chaque instant pour notre plus grand bonheur final.

(b) Les hommes sont convaincus des attributs adorables de Dieu , ou ils ne le sont pas ; s'ils le sont, ils devraient être soumis , reconnoître leur dépendance , & croire que cet être est le maître absolu de tout ce qui leur appartient , qu'ils n'y ont d'autres droits , non plus qu'à l'existence , que celui qu'il leur a donné. Mais au lieu de cela , ils se regardent comme des êtres libres, auxquels Dieu devrait donner, à l'un une forte constitution , à l'autre des richesses , à un troisieme des hommes , & cela parce qu'ils ne pensent qu'à eux-mêmes , & fort peu à la divinité. Ils se font un plan d'existence à leur gré , en sorte qu'il leur semble naturel que Dieu suive à leur égard. S'il n'a pas lieu, tout leur paroît en désordre, & les met hors

de leur assiette. Ils se plaignent comme ils feroient d'un être de la sagesse, & de la bonté duquel ils ne feroient pas certains. Qu'ils reviennent donc à l'examen & aux preuves des attributs du Créateur, & à la considération du peu d'étendue des vues de la créature.

(c) Faut-il que je souffre? dit le mondain, l'homme tout occupé de son corps, qui en fait la partie principale & peut-être l'unique. Disons nous à ce mondain à notre tour, à cet homme animal qui n'a d'existence que par ses sensations, qui ne comprend pas qu'elles vont finir, & que les qualités de l'esprit & du cœur, sont les véritables principes du bonheur; lui dirons nous? Il faut que votre corps souffre pour vous en détacher, pour vous replier sur la partie de vous même qui ne souffre pas; sur ce qui est *vous*, pour cesser d'être animal, pour devenir *spirituel*, pour être ce que vous devez être éternellement selon votre origine, votre nature fondamentale; pour commencer à apprécier votre corps & votre ame, à mépriser l'un que vous avez uniquement honoré, orné perfectionné jusques à présent, à estimer l'autre que vous avez abandonné, méprisé, avili, dégradé. Il faut que vous souffriez, pour sortir d'une erreur funeste, & apprendre aux autres à en sortir pour leur bonheur & pour le vôtre. Il faut que vous souffriez, pour sentir avec soumission votre dépendance, pour connoître par la privation du bien, la bonté de Dieu que vous n'avez pas reconnue lorsque vous en jouissiez. Il faut que vous souffriez, afin que par la

comparaison du mal & du bien, vous soiez capable de mieux sentir le prix du dernier.

(d) Comme un médecin consommé dans son art, ayant à traiter un sujet attaqué de plusieurs maux dépendans d'un seul, semble négliger les autres, lorsqu'il ne travaille que sur celui qui en est le principe; ne calme point certaines douleurs, parce qu'elles demanderoient des remèdes qui contrarieroient l'effet de ceux desquels dépend l'entière guérison; ne prévient point des crises violentes, des accidens en apparence funestes, parce qu'il fait qu'ils sont nécessaires & ne seront que passagers; laisse souffrir un malade pour le mieux guérir, & lui inocule même des moindres maux pour en chasser de plus grands; scandalise ainsi les ignorans, révolte les intéressés, étonne la multitude, fait douter de son habileté, & perd la confiance pour un tems. De même, mais c'est infiniment mieux, puisque c'est infiniment bien; de même dis-je, Dieu traite les humains. Et comme son plan est infiniment plus vaste, puisqu'il embrasse & la vie présente & la vie à venir, & que les objets de ses opérations sont en beaucoup plus grand nombre, vû que c'est le corps & surtout l'ame, non seulement d'un individu, mais encore de tous ceux sur lesquels son influence s'étend ou s'étendra &c. Aussi n'est-il pas étonnant que sa conduite soit d'autant plus cachée, & plus longtems, que les voies de sa sagesse sont le plus souvent incompréhensibles. Mais il l'est beaucoup plus que l'homme qui ne voit qu'un

fait, qui ne le voit que sous une ou deux faces, qui ne voit qu'un ou deux rapports, qui ne les voit qu'un instant & confusément, qui ne voit qu'une ou deux de ses influences & seulement les plus rapprochées, une ou deux de ces conséquences, & seulement les plus immédiates, que cet homme aveugle ose dire de ceci *qu'il est bien*, & de cela *qu'il est mal*.

(e) Dieu a prévu l'abus que l'homme feroit de sa liberté, & il a pourvu sans doute, à ce que cet abus n'allât pas trop loin. Il savoit par exemple que les créatures intelligentes ne suivroient pas toutes les loix, que toutes n'écouteront pas le sentiment de leur conscience, ni les avis de la raison. S'il leur a néanmoins donné des loix, c'est qu'il a vu qu'elles serviroient à plusieurs, qui ne devoient pas être privés de cet avantage, parce qu'il y en auroit d'autres qui n'en profiteroient pas. Quant à ces derniers, sa sagesse & sa puissance ne se sont pas bornées à ces seuls moyens. Il a prévu qu'un grand nombre d'êtres ne pourroient se corriger du mal que par l'expérience : il a donc voulu qu'ils tombassent dans le mal, pour n'y retomber plus ; il a voulu tirer du mal le plus grand bien possible ; & il ne s'en fuit pas delà, que la moralité des actions, la justice, ni la nature des vertus soient d'étruites. Mais, dira-t-on, si Dieu a prévu mon crime, je ne pouvois pas ne point le commettre, j'y étois nécessaire ; & si je l'étois, je ne suis point coupable, & je ne dois pas être puni. Etre coupable c'est avoir violé une défense faite par un supérieur

en droit de vous la faire ; & parce que ce supérieur auroit prévu que vous l'enfreindriez, l'avez-vous moins enfreinte pour cela ? Quant à la *punition* ; je ne donne pas ce nom (les noms ne changent pas les choses) aux suites malheureuses pour vous de cette violation de la loi ; je dis quelles sont une suite inévitable de votre action , par la constitution de votre nature , par le rapport de cette loi avec le bonheur ou le malheur dont vous êtes capable , & que la menace dont Dieu a accompagné la violation de la loi , n'est dans le fond qu'un avertissement de cette conséquence. S'il la donné sous cette forme de menace , c'est par bonté , afin qu'elle fit plus d'impression sur nombre d'individus , qui auroient prétendu sans cela que cette conséquence n'est point inévitable , & qui voulant en faveur plus que Dieu même , auroient cherché des raisons pour se le persuader.

(*f*) Il étoit impossible qu'il n'y eût des maux physiques & moraux dans un monde d'êtres bornés & imparfaits. La sagesse & la bonté du Créateur consistent à ce qu'il y en eût le moins que possible , suivant la nature & le genre de ces êtres ; que ces maux concourussent à un *bien final* permanent , & que le plus grand nombre possible y parvint le plus tôt possible. Il étoit impossible que chaque individu , étant différent de tout autre , eût précisément la même position , les mêmes qualités &c. : la même aptitude au bonheur , le même degré précis de bonheur , qu'il y arri-

vât en même tems , & par les mêmes moyens. Cette différence entre les êtres , explique les différences en nombre infini du monde moral & physique : elles sont très liées entr'elles , & forment ce système immense qui ne peut-être connu que de Dieu seul.

(g) Car quand on supposeroit qu'il peut y avoir des systèmes absolument exempts de tout mal ; si Dieu n'avoit pas dû créer ce monde , ni peut-être une infinité d'autres parcequ'étant différens du premier , il devoit nécessairement y avoir du désordre & du mal , non relativement à la nature du système , mais à l'idée originelle de *perfection* , il s'ensuit qu'il auroit dû laisser un nombre infini d'êtres dans le néant , les priver par conséquent du bonheur. Car la plupart seroient tôt ou tard parvenus à un degré de bonheur qui , si non égal à celui des êtres des premiers systèmes , pouvoit être au moins sans fin & sans mélange de mal. Ce sera donc toujours un très grand acte de bonté , d'avoir donné l'existence à ces systèmes quoiqu'imparfaits , quand même on supposeroit encore qu'il n'y auroit qu'un petit nombre d'êtres , qui pussent parvenir à ce bonheur. On peut dire la même chose des êtres en particulier.

(h) En effet puisqu'aucun système ne peut ressembler à un autre , il est impossible que deux soient égaux en perfection ou en beauté. Il n'y a & ne peut y avoir qu'un seul être absolument *bon* ou parfait ; il est absolument *unique*. Tout ce qu'il crée est inférieur à lui-

même, & par conséquent plus ou moins bon. La bonté d'un système étant donnée, si parce qu'un autre peut & doit être meilleur, Dieu ne devoit pas le créer, il n'en créeroit aucun, puisqu'il n'en est aucun qui ne puisse en avoir un au-dessus de lui.

NB. *La note suivante qui a été fournie après coup, se rapporte au mot de désordre de la ligne huitième, page 55.*

(hh) 1°. Nous avons l'idée d'un ordre parfait, qui ne peut se trouver que dans un être infini, tel que Dieu. 2°. J'entens par infini, l'infini absolu. 3°. Nous comparons toujours l'état d'un système d'êtres, ou un être unique, avec cette idée d'ordre parfait, ce qui fait que nous y trouvons du désordre. 4°. Dieu a sans doute rempli l'espace d'autant d'êtres sensibles qu'il en peut contenir. Tous ces êtres sont différens les uns des autres, susceptibles d'accroissement & de perfection; & leur accroissement a différens termes. 5°. Tout être susceptible d'accroissement, a devant lui un état supérieur à celui où il se trouve dans chaque moment. Pour y parvenir, il a un chemin à parcourir, & des moyens pour le parcourir. 6°. Un être fini ne peut devenir infini: son accroissement a un terme. Tant qu'il n'y est pas arrivé, il n'a pas toute la perfection dont il est capable; il est imparfait non-seulement relativement au parfait absolu, qui ne se trouve que dans un seul être, mais relativement à ce qu'il peut lui-même devenir, à la nature de son être, & à la classe dans laquelle

il appartient. 7°. Il doit y avoir nécessairement du désordre dans le monde des êtres sensibles ou moraux, tant qu'il sont dans leur période d'accroissement, & qu'ils passent par différens états, pour devenir capables du dernier. Il doit y en avoir aussi dans le monde des êtres physiques, parce qu'il tient au premier, & qu'il est imparfait, n'y ayant qu'un seul être parfait. 8°. Il peut donc y avoir du désordre dans le monde, sans que ce désordre soit le but du Créateur; car si cela étoit, le désordre seroit le plus grand & le plus général que possible; & si l'ordre pouvoit jamais devenir nécessaire à cela, il seroit d'also courte durée, & d'also petite étendue que possible. L'ordre ne seroit qu'instantané, & il n'y en auroit qu'autant qu'il en faudroit, pour que les êtres ne fussent pas anéantis. 9°. Le désordre, au contraire, ne seroit pas seulement celui qui résulteroit inévitablement de la nature des êtres; il seroit tout ce qu'il pourroit être, sans les détruire absolument, & il ne seroit point réparé. 10°. Mais si le désordre n'est que la suite inévitable de ce que les êtres sont encore imparfaits; s'il est continuellement & aussi généralement réparé, que la constitution & la nature de ces êtres le peuvent permettre; s'il est d'une durée infiniment plus courte que l'ordre; s'il est infiniment moindre qu'il pourroit être; s'il n'arrive que dans des cas extraordinaires; si l'ordre est ce cours ordinaire des choses; si des loix fixes sont manifestement destinées à l'entretenir, alors on

doit dire , que le Créateur a pour but un ordre final , que le désordre est un accident inévitable & nécessaire pour un temps ; & de là on peut conclure à la bonté du Créateur & à la Providence. 11°. Si les hommes consultoient & suivoient ces conseils de raison , s'ils écoutoient la voix de leur conscience ; s'ils se livroient aux sentimens de la justice , de l'honnêteté , de la charité , de l'humanité ; ils feroient heureux , parce qu'ils feroient leur bonheur & adouciroient leurs maux réciproquement , de sorte que tout seroit dans l'ordre. Le bonheur de l'homme est donc uni à l'ordre , & Dieu veut ce bonheur & cet ordre , puisque c'est lui qui a mis en eux cette raison , cette conscience , & les sentimens du juste , de l'honnête , de la compassion , de la charité , de l'humanité. Il n'y a pas de milieu ; il faut nier que l'homme soit l'ouvrage d'un Dieu , ou il faut convenir des conséquences que nous voulons en tirer , que l'ordre & le bonheur des créatures est le but & la volonté du Créateur. 12°. Donnons aussi un exemple pris du monde physique , en preuve qu'il doit y avoir des imperfections , par la combinaison de différens phénomènes ou faits , mais quelles sont réparées par des moyens étrangers à ces phénomènes. Le soleil est destiné à éclairer & échauffer les planetes. Parce qu'il y a une grande portion de la surface de ces planetes , où cette chaleur est trop foible , & une autre où elle est trop forte ; cet excès ou ce défaut dans la chose seroit-il un défaut de puissance ,

ou

ou de bonté dans le Créateur? Oui, si cela pouvoit être autrement. Une cause est imparfaite en soi, lorsqu'elle ne remplit pas son but, qu'elle produit plus ou moins que ce qu'elle doit produire. Mais si ce qu'elle doit produire est modifié par de certaines circonstances qui lui sont étrangères, & qu'elle ne peut surmonter suivant sa nature, elle n'en est pas moins parfaite. Le soleil doit échauffer la terre ou Vénus à un certain degré précisément proportionné à la nature des êtres dont elles sont peuplées; il échauffe une partie de leur surface à ce degré précisément, il remplit sa destination exactement, son effet est ce qu'il doit être, il le seroit de même dans toute l'étendue de chaque planète, sans la figure ronde de ces planetes. Mais ces planetes doivent avoir cette figure, pour pouvoir tourner; elles doivent tourner pour que chaque point soit éclairé & échauffé à son tour. Il étoit donc impossible, cela posé, quelles fussent échauffées également par-tout: ce n'est point manque de puissance & de bonté en Dieu. Une chose étant donnée, il faut bien qu'il en résulte telle & telle conséquence, & vouloir qu'il en résulte d'autres que sa nature ne comporte, c'est vouloir que la chose soit autrement, que ce ne soit plus la même chose. Mais si cet excès ou ce défaut dans l'effet du soleil ne manifeste aucun défaut dans la puissance & la bonté de Dieu, cette puissance & cette bonté se manifestent au contraire dans le nombre des moyens qu'il a employés pour réparer, ce défaut, ou cet excès qui sont inévitables. Le

manque de chaleur est compensé par une autre chaleur que celle du soleil, savoir un feu élémentaire répandu dans tous les corps ; ainsi le sang des chèvres, des bouquetins, des chamois, animaux des pays élevés ou éloignés du climat où le soleil produit tout son effet, abonde en ce feu. Les planètes en sont remplies au point de le manifester par une flamme qui éclaire & échauffe plus vivement que le soleil. Les poils & les plumes de tous les animaux & oiseaux de ces mêmes climats, en contiennent encore une quantité si supérieure, qu'ils servent parfaitement à les garantir du froid. Voilà des effets constants qui durent depuis la création du monde, & qui prouvent que Dieu répare par d'autres moyens les inconvénients qui résultent des agens qu'il a mis en œuvre. Il en fera de même de tous les autres points de physique, d'astronomie, d'histoire naturelle, de physiologie, d'anatomie, quand on voudra prendre la peine de les examiner à fonds, & qu'on aura assez de connoissance pour faire cet examen.

(i) Nous placerons ici quelques réflexions de M. Lambert, dans son système du monde. Cet astronome, après avoir examiné plus en grand & plus abstraitement qu'aucun savant ne la jamais fait, le système de tous les mondes, & en avoir raisonné en géometre, conclut par ces paroles, que tout lecteur peut regarder comme un corollaire très exactement déduit, & une conséquence immédiate de différentes propositions démontrées par la théorie,

& confirmées par les faits, (page 176). “ Nous
,, ignorons & nous ignorerons longtems tou-
,, tes ces choses; mais tout ce que nous voyons,
,, c'est que tout cela est fait avec poids & me-
,, sure, que les mouvemens les plus bizarres en
,, apparence sont réglés par des loix éternelles,
,, que les centres, les systêmes, les mouve-
,, mens sont subordonnés les uns aux autres,
,, de façon à tendre tous de concert à la con-
,, servation de chaque chose, & à l'harmonie
,, totale.

,, Entre le spectacle de la terre & celui de
,, l'univers, il y a une différence digne d'être
,, remarquée. Le premier nous présente un
,, désordre apparent, dont nous ne saurions
,, nous démêler qu'en le liant au tout, où il
,, rentre dans la règle; au lieu que le second
,, manifeste un ordre apparent, un ordre très-
,, simple, mais qui devient compliqué à me-
,, sure qu'on l'approfondit. Le lever & le cou-
,, cher du soleil, le firmament tournant au-
,, tour de nous avec toutes ses étoiles dans
,, l'espace de vingt-quatre heures; se peut-il
,, rien de plus simple & de plus uniforme?
,, Mais des observations plus exactes font dis-
,, paroître cette uniformité. On voit rétro-
,, grader la lune, on voit les planetes nager
,, contre le courant qui les entraîne, & outre
,, le mouvement commun, suivre des mou-
,, vemens qui leur sont propres. Ceci con-
,, duit à l'hipothese de *Copernic*, qui rétablit
,, l'ordre dans le monde, mais un ordre déjà
,, plus composé. Enfin le soleil & les étoiles

„ fixes, commencent à se mouvoir dans des
„ orbites. Des systêmes entiers d'étoiles fixes,
„ & des systêmes de systêmes se remuent, l'or-
„ dre se complique de plus en plus, jusques
„ à la plus grande complication possible, où
„ nous venons de le contempler.

„ N'est-ce pas une chose bien merveilleuse,
„ que dans l'architecture de l'univers, le tems
„ & l'espace soient si bien combinés, que
„ malgré cette infinité de roues & de ressorts
„ qui tiennent les uns aux autres, & qui sont
„ tous nécessaires au jeu de la machine, l'or-
„ dre visible conserve néanmoins par-tout cet
„ air de simplicité & d'uniformité? Mais le
„ but de cet arrangement, ne faute-t-il pas aux
„ yeux? C'est que le firmament visible de-
„ voit être dans tous ces points de vue, pour
„ tous les tems, & pour tous les habitans de
„ tous les globes, une horloge adaptée à
„ chaque lieu, à chaque division de temps,
„ & au besoin des habitans de chaque globe.
„ Tels sont pour nous le mouvement diurne
„ du ciel, & les mouvemens diurne & annuel
„ du soleil. Ailleurs la même horloge, qui
„ mesure nos heures, nos jours, nos années,
„ mesurera sous un aspect différent, mais éga-
„ lement uniforme, des siècles, des milliers,
„ des millions de siècles; le tout propor-
„ tionnellement à la situation, au mouvement,
„ à la portée des différens globes. Il semble
„ même qu'il falloit cette prodigieuse com-
„ plication dans l'arrangement primitif,
„ pour produire par-tout une apparence aussi

„ simple , & dont nous tirons de si grands
„ avantages.
„ D'un autre côté , si à travers les apparen-
„ ces, nous remontons à la réalité, nous trou-
„ verons le mouvement le plus simple en par-
„ tant du centre universel , & nous le verrons
„ se compliquer à mesure qu'il s'éloigne de
„ ce centre. Les corps sur lesquels ce centre
„ exerce son influence immédiate , tournent
„ majestueusement dans des ellipses , tenant
„ une marche assortie à la dignité de leur rang:
„ puis viennent les Cicloydes , puis les Epici-
„ cloydes , puis celle des degrés suivants. Ici
„ les géometres feront une très-belle décou-
„ verte, ils verront tous les chainons de cette
„ chaine dépendans l'un de l'autre , en vertu
„ d'une série dont tous les termes sont formés
„ du terme précédent par une loi invariable.
„ Le système de *Copernic* n'est en effet,
„ qu'une hypothese ; mais nous avons vû que
„ l'astronomie n'arrive à la vérité , qu'en par-
„ courant toutes les hypotheses possibles.
„ Cette science néanmoins a fait des progrès
„ étonnans : en changeant plusieurs fois les
„ ordres apparens en des ordres plus réels,
„ elle a laissé un grand nombre d'apparences
„ en arriere , & a pénétré , si non tout-à-fait ,
„ & par voye démonstrative , du moins par
„ des conjectures , jusqu'à la réalité & au vrai
„ ordre des choses. On peut dire que graces
„ à l'astronomie , nous connoissons beaucoup
„ mieux le ciel que nous ne connoissons la
„ terre , où nous sommes bien loin de pou-

„ débrouiller le chaos apparent , soit dans le
 „ physique, soit dans le moral. Nous arrange-
 „ rons plutôt un système d'étoiles fixes, & mar-
 „ querons le mouvement de ces étoiles , que
 „ nous ne soumettrons à une règle constante
 „ & certaine, le changement du tems & les va-
 „ riations du baromètre. Ces derniers phéno-
 „ menes dépendent de trop petites causes , de
 „ trop de circonstances particulières , pour
 „ être réduits à des principes généraux. Il n'y
 „ a point d'inégalité sur la surface du globe ,
 „ point de mont , point de vallée , point de
 „ sources d'eau , point d'&c. qui n'y puisse
 „ influer.

„ Concluons que les cieux sont faits pour
 „ durer , & la terre pour passer. La nature
 „ change en petit & se conserve en grand.
 „ La grande horloge du firmament ne dé-
 „ ploie ses ressorts que dans des époques sans
 „ nombre qui se succèdent , & chacun dans
 „ l'époque à laquelle il est approprié. Jus-
 „ qu'ici nous en voyons à peine l'éiguille qui
 „ montre les secondes ou les minutes.

(*k*) Nous pouvons donner un exemple frappant des désordres apparens que ces dernières découvertes de physique ont fait reconnoître. On fait que le feu détruit l'élasticité de l'air , qui la perd même dans les poumons des animaux. Mettez une bougie dans un récipient , bientôt elle sera éteinte ; placez y un animal , il n'y vivra que peu de minutes. Cet air privé d'une de ses qualités essentielles , est aussi contraire à la vie de l'homme & de l'ani-

mal, qu'il lui est utile tant qu'il possède cette qualité. Cependant combien de causes concourent à altérer de cette manière l'atmosphère? Les exhalaisons sulphureuses de la terre, celles des volcans, celles des matières qui se purifient, la respiration de tant d'animaux &c. ; toutes ces causes détruisent l'élasticité de l'air. La masse de l'atmosphère restant la même, ne devoit-elle pas déjà être corrompue depuis bien des siècles, par tant de causes multipliées & aussi anciennes que le monde? Elle le seroit sans doute, s'il n'y avoit pas une Providence, un Être sage, qui a pourvu à ce que ce mal inévitable fut réparé par des moyens dont l'action est aussi continuelle, aussi durable, que l'est celle de ces causes. On a ignoré ces moyens jusqu'aux découvertes que vient de faire dans ces dernières années un physicien Anglois, Mr. Priestly. Les plantes, les eaux & les vents, voilà ces moyens; les premières rendent à l'air ce ressort dont il a été dépouillé; les secondes en absorbent la partie septique, cette partie devenue pernicieuse par la perte de son élasticité. Les vents transportent les masses d'air corrompues, du milieu des terres où elles se trouvent, sur les Océans, où déposant leur infection, elles reprennent leur salubrité. Sans cela, on n'en peut douter, il y a longtems que la terre ne seroit qu'un désert, sans hommes & sans animaux. L'air perdant continuellement son principe de vie pour tout être respirant, par sa respiration même, & ne la recouvrant jamais, tous les êtres de

cette espece auroient péri successivement après une langueur aussi longue que cruelle. Leur destruction devant être plus prompte dans les climats plus chauds, par cette chaleur même, & parce que toutes les matieres qui corrompent l'air y sont plus abondantes, la multiplicité de ces causes & leur énergie y est aussi balancée par une plus grande violence dans les vents & par la vigueur des plantes. Car c'est encore une expérience certaine du même physicien, qu'une plante corrige cet air & le rétablit d'autant plus vite, qu'elle est plus forte, mieux nourrie & plus fournie. L'air qui faisoit vivre les hommes, pouvoit ou devoit donc naturellement & infailliblement les faire tous périr, & ils n'en savoient rien; des moyens simples prévenoient continuellement le malheur, & ils n'en savoient rien. Aujourd'hui qu'ils le savent, en feront-ils plus réservés à critiquer les ouvrages du Créateur, plus disposés à convenir que c'est à leur ignorance qu'ils doivent s'en prendre s'ils voient du désordre? Pourroient-ils se persuader, que plus ils seroient instruits, moins ils en verroient, & qu'enfin ils n'en verroient plus, s'ils pouvoient tout voir?

(1) Comme j'ai souvent entendu soutenir le contraire, je crois devoir présenter quelques réflexions à ce sujet. Les maux sont physiques ou moraux; mais comme les objections tombent singulièrement sur les premiers, c'est de ceux-là seulement dont il sera question dans ce moment. On peut les réduire à trois

especes ; favoir , en maladies , pauvreté , perte de parens & amis chéris : 1°. maladie. Y a-t-il plus de malades que de personnes qui se portent bien ? Entrez dans une grande ville , comparez le nombre de ceux qui courent les rues , qui sont à leurs affaires ou à leurs plaisirs , avec le nombre de ceux qui sont allités ou souffrans , & vous vous convaincrez qu'il y a un plus grand nombre de personnes qui se portent bien que de malades. Passez dans les campagnes ; pour un impotent , pour une femme ou un homme incommodé , voyez le nombre de ceux qui sont avec aisance , avec gayeté tous les travaux journaliers & pénibles de l'agriculture : considérez combien les peuples du nord sont robustes , & de combien de maladies la chaleur préserve ceux du midi. Observez encore , que les maladies violentes telles que le pleurésie , fièvres inflammatoires , dyssenteries , &c. ne sont pas languir longtems. Enfin , & ce sera notre dernière & principale remarque , si l'on retranche du nombre des malades , ceux qui ne le sont que par leur intempérance , l'abus défordonné des plaisirs , & pour avoir méprisé les conseils de la raison , les avis de leurs parens ou de leurs amis , les considérations de l'exemple , ou bien leur propre expérience , il en restera un bien petit nombre entre lesquels même sont ceux qui doivent nécessairement être malades pour mourir. J'en dis autant quant à la misere. La plus grande partie de ceux qui l'éprouvent , y sont tombés par leur mauvaise conduite ,

leur folle dépense, leur débauche ou leur paresse. D'ailleurs tous ceux à-peu-près, qui veulent travailler ou observer les règles de la tempérance, jouissent du nécessaire, la seule chose qu'il faille à l'homme. Dans la Chine, par exemple, pays si peuplé, tous les habitans vivent heureux, parceque tous s'y occupent; dans la république de Luques, il n'y a pas un pauvre, parce qu'il n'y a pas un individu oisif. Les vrais pauvres sont ceux qui méritent véritablement d'être assistés, & dans ce sens il n'y a point de pauvres. Quant à la troisième espece de mal, la perte des parens & amis, il est aussi déplacé de s'en plaindre, ou d'en faire une objection contre la bonté de ce monde, qu'il le seroit d'en faire une, de ce que les hommes sont sujets à la mort. D'ailleurs cette perte n'est un mal réel que pour ceux qui n'ont d'autre espérance que cette vie seulement. Pour ceux-là, nous avouons que c'en est un, parceque tout est malheur pour eux; mais ce n'est point un mal rigoureux pour ceux, qui, persuadés de leur immortalité future & de la bonté du Créateur, ne doutent pas qu'il ne leur rende la présence & la société de ces personnes cheres, si elle est nécessaire, utile ou liée le moins du monde à leur félicité éternelle. Voyez aussi dans quelque-une des remarques précédentes, les exemples que nous avons rapportés en preuve de tout ce que Dieu a fait pour rendre l'homme heureux dès ce monde, & compenser les maux physiques qui sont une suite inévita-

ble de la nature de certaines choses, par d'autres choses qui produisent des effets contraires.

(*m*) Il faut faire attention que l'existence d'êtres d'un ordre quelconque, n'exclut point celle des êtres de tout autre ordre supérieur, & qu'il ne diminue en rien leur nombre, comme il le semble d'abord. Parceque des peuples sauvages ou ignorans qui ont peu de jouissances, occupent une place sur cette terre, s'en suit-il que les nations éclairées, civilisées, à qui les arts, les sciences, le commerce fournissent mille plaisirs, en existent moins? Ainsi l'existence d'êtres qui ont une plus grande somme de bonheur, n'empêche pas qu'il n'y en ait chez qui cette somme soit inférieure. Mais comme l'espace est infini, le nombre des ordres d'êtres possibles doit l'être aussi: si donc quelqu'un de ces ordres n'étoit pas *in actu*, comme il est *in potentia*, il y auroit des vuides; ces vuides seroient un défaut, s'ils ne sont pas nécessaires pour les êtres déjà existans. Nous pouvons dire hardiment qu'ils seroient incompatibles avec la bonté créatrice, & cela d'après la persuasion, que cette bonté étant infinie, elle se plait à multiplier l'existence des êtres sensibles autant qu'elle peut l'être, ainsi que le prouvent les faits. Nous ne rapporterons qu'un seul fait pour exemple, parcequ'il est en grand & incontestable, & qu'il ne peut avoir d'autre principe que celui que nous posons; c'est-à-dire, l'existence du plus grand nombre d'êtres. Nous disons donc

que la forme elliptique des orbés des comètes est infiniment plus propre à peupler l'espace du monde, que la forme circulaire. Le nombre des cercles ne peut augmenter qu'à proportion de leur grandeur ou de la distance de la circonférence au centre commun de tous, puisque dans quelques plans qu'on les suppose, il faut toujours qu'ils demeurent concentriques. Il faut encore que leur diamètre soit d'autant plus grand, que leur nombre augmentera, afin que les corps qui s'y meuvent ne dérangent en rien leur attraction, dont l'effet sera d'autant plus grand, qu'ils seront à une distance plus considérable du soleil. Voilà donc de grands vuides perdus. Mais cet inconvénient n'aura point lieu avec les éllipses. 1°. parce que le soleil étant au foyer & non au centre, on peut imaginer plusieurs éllipses de grandeurs égales, les entrelacer en tout sens, & depuis le foyer commun les faire diverger en haut, en-bas, de tous côtés & vers toutes les regions du monde. Pour se rendre la chose sensible, il n'y a qu'à se composer une sphere de bandes élliptiques, la comparer à une autre formée de bandes circulaires. Le nombre d'orbites qu'on peut former en employant des éllipses, est si supérieur à celui que fourniroient des cercles, qu'en mettant seulement six périhélies entre Mercure & le soleil, c'est-à-dire six points où la planete s'approche le plus du soleil, M. Lambert trouve, qu'il y aura de la place pour 3600 orbites *élliptiques* depuis le soleil jusqu'à Saturne, tandis qu'il n'y, en auroit que pour

150 Circulaires. C'est encore par la même raison, que les orbites des planetes sont situées dans le même plan. Les cometes ont de cette maniere une espace plus libre tant au-dessus qu'au-dessous de ce plan, pour simplifier les intersec-tions des plans, & pour multiplier le nombre des cometes. “ Pour nous en mieux convain-
„ cre dit, M. Lambert, supposons le contraire,
„ c'est-à-dire, que toutes les orbites des pla-
„ netes soient inclinées les unes sur les autres,
„ que la terre demeurant dans la sienne, les
„ plans des orbites de mercure & de Venus
„ se coupent à angles droits au pole de l'é-
„ cliptique, & soient coupés de même par
„ des autres sous des angles différens. Les
„ six planetes prendront déjà six plans, dans
„ chacun desquels aucune comete n'osera ap-
„ procher plus près que la planete qui s'y
„ meut, parcequ'elle n'ose en traverser l'or-
„ bite. Remettons maintenant les planetes
„ dans le plan du Zodiaque. Il n'y aura que
„ ce plan de perdu, tous les autres pourront
„ se remplir d'ellipses; & des ellipses qu'on
„ couchera dans le même plan, on en peut
„ allonger les intérieures & élargir celles qui
„ les entourent, à mesure quelles s'éloignent
„ du foyer commun; ce qui ménagera un pas-
„ sage libre à travers leurs interstices, aux
„ cometes situées dans d'autres plans. Comme
„ les cometes qui traversent le plan de l'éclip-
„ tique, le coupent en deux endroits, il fera
„ convenable de placer l'un de ces points
„ d'intersec-tion beaucoup plus loin du soleil

„ que l'autre. Si on les mettoit tous les deux
„ à des distances égales , ils feroient tous les
„ deux trop près du soleil , où la place est
„ étroite & doit être épargnée ; au lieu que
„ n'y ayant qu'un de ses points près du soleil ,
„ le point opposé également distant du soleil
„ admettra une nouvelle comete , & par-là
„ leur nombre sera double. Car pour les in-
„ tersections éloignées , l'espace ne manque
„ point. On en peut reculer la plus grande
„ partie jusques aux planetes supérieures ,
„ où l'on se trouve fort au large , & de ces
„ planetes jusqu'aux étoiles fixes , il y a une
„ espace immense pour des orbites. Il est très-
„ apparent que les planetes ne sont si éloi-
„ gnées les unes des autres , que pour laisser
„ aux cometes des intervalles à traverser ; &
„ comme dans les ellipses qui sont tout à la
„ fois fort allongées & fort obliquement
„ inclinées , l'intersection des orbites se fait à
„ de plus grandes distances du soleil , on com-
„ prend pourquoi Saturne , Jupiter , Mars ,
„ sont les planetes qui laissent le plus d'espace
„ entr'elles. S'il y a des planetes au-delà de
„ Saturne , elles doivent être encore à de plus
„ grandes distances les unes des autres ; parce
„ que dans ces contrées , les points d'inter-
„ section sont encore en plus grand nombre.
„ Il y a donc autant de corps célestes qu'il
„ y en peut avoir & se mouvoir librement
„ dans l'univers. Tout cet espace est employé
„ en orbites & en globes qui le parcourent.
„ Cela doit s'entendre non-seulement du sys-

„ tême folaire, mais de tous fans exception.
„ Chaque étoile gouverne un monde auffi
„ rempli & peuplé que le nôtre, à propor-
„ tion de fa capacité, & ces mondes font en
„ auffi grand nombre que le permet la ca-
„ pacité de l'univers entier qui les renferme.
„ Quel beau, quel raviffant fpectacle, que
„ cette machine immense qui fe meut & en-
„ tretient les mouvemens variés à l'infini, par
„ la loi la plus fimple, par le feul principe
„ de la gravitation ! C'est ici le chef d'œuvre
„ de l'intelligence créatrice, & l'objet éternel
„ de l'admiration des hommes.

(n) On ne fauroit trop fe le redire à foi
& aux autres : le fentiment de l'existence eft
un fi grand bien, par la perspective de la per-
fection & du bonheur auquel nous fommes
capables d'atteindre avec le fecours de notre
Créateur, que nous devons le bénir continuel-
lement de nous l'avoir donnée ; on ne fauroit
trop répéter à foi & aux autres, quelle a été,
cette existence, un acte de fa pure volonté,
de fon propre mouvement, de fa bonté ; qu'il
feroit contradictoire à cette même bonté
qu'il nous a prouvée par cet acte, de penfer
quelle s'en tiendroit là.

Pensez qu'il y a des millions d'êtres qui font
& feront encore des années, des fiecles dans
le néant, que vous pourriez y être vous même,
& alors vous ne vous plaindrez pas d'exifter
comme vous exiftez. Sur quoi enfin tel homme
prétend il qu'il doit être à la place d'un autre ?
furquoi prétend il des distinctions ? Pourquoi

envier un bonheur que l'on n'a pas, plutôt que de réfléchir sur celui que l'on a, & sur la manière d'en tirer tous les avantages possibles dans sa situation, d'y acquérir toutes les vertus quelle peut donner, ou donner occasion de pratiquer, & de se rendre par là digne d'un meilleur sort? Faites valoir les deux talens que vous avez, & on vous en donnera quatre autres.

Pour oser prétendre à une autre place ici bas, il faut avoir des droits, & vous n'avez vis-à-vis du Créateur que des obligations; & si vous en avez, des droits, c'est à un bonheur différent de celui que vous ambitionnez, à un bonheur infini: prétendez à celui-là.

Chacun, s'il veut examiner de bonne foi sa position, la trouvera encore meilleure pour lui que toute autre: & preuve de cela, c'est que vous ne trouverez presque personne qui voulût en changer. Mais supposons un tel homme mécontent de son sort, de sa place, de sa position, du pays, du temps où il vit, &c. nous lui demanderons s'il croit qu'il eût été capable d'occuper une place qui eût donné plus de bonheur, exigé plus de talens, plus de connoissances, plus d'activité qu'il n'en a, & si, quand il feroit dans cette nouvelle position, il feroit bien sûr de s'en contenter, de se trouver heureux. Hélas! que de gens ont fait la triste expérience du contraire & de leur peu d'aptitude à remplir ce qu'exigeoient des positions qui avoient fait l'objet de leur ambition, & l'expérience par conséquent du
méconten-

mécontentement , de celle où ils se trouvoient d'abord , que de gens qui auroient voulu revenir à leur premier état! L'homme se connoît-il mieux que celui qui l'a fait? ah! si j'avois les talens d'un tel , dit un tel: vous en feriez vraisemblablement un mauvais usage , puisque vous avez de l'ambition. Ah! si j'avois les richesses d'un tel , que de bien ne ferai-je pas? qu'en savez vous? vous feriez possédé de leur amour , puisque vous les désirez. Ah! si j'avois une bonne santé: vous la rendriez plus mauvaise que celle que vous avez : pourquoi ne pas vous plaindre tout d'un coup, de ce que vous n'êtes pas prince, roi , ou plus qu'homme. Enfin vous trouvez mauvais qu'un plus heureux que vous se plaigne de n'être pas encore plus heureux: & pourquoi ne se plaindroit-il pas? n'a-t-il pas le même droit; ne voit-il pas des êtres d'un degré de bonheur supérieur, comme vous les voyez? Conclusion: c'est douter de l'intelligence & de la sagesse du Créateur & de sa bonté , que de supposer que nous devrions être plus heureux : c'est être ingrat que de le désirer : demandons lui les vertus nécessaires à notre état & à notre situation , de nous rendre capables d'une plus grande perfection , & par conséquent d'un plus grand bonheur; & remettons avec confiance , à cette même bonté qui nous a donné l'existence , de l'ameillorer quand le tems sera venu , où un changement en bien ne pourra nous faire aucun mal.

SECTION V.

Des usages de la Doctrine d'une Providence.

Si la doctrine d'une Providence est importante & intéressante pour l'homme, elle doit lui être utile: & d'abord elle servira à le tranquiliser dans les événemens de la vie; elle lui apprendra, comme à St. Paul, à être content dans quelque état qu'il se trouve, par la confiance qu'elle lui donnera de la présence & de l'action d'un Dieu infiniment bon, qui veille sans cesse, & s'intéresse continuellement au bien-être de ses créatures.

Cette confiance sera augmentée par une réflexion que nous invitons nos lecteurs à faire souvent; c'est que l'homme est beaucoup plus heureux qu'il ne paroît & ne le croit, & qu'en général, la somme du bonheur l'emporte de beaucoup sur celle du malheur. Je fais que la plupart des hommes n'en conviennent pas. C'est qu'ils regardent comme un état de misère, tout état qui n'est pas absolument exempt de toute incommodité: au lieu qu'il est certain que nous pouvons être heureux, quoique dans la peine, jusqu'à un certain point. D'un au-

tre côté, ils ne se trouvent point heureux, s'ils ne le font pas d'une manière *positive*; mais combien n'y a-t-il pas de temps dans la vie, où sans joye ni plaisir, nous en trouvons beaucoup à exister. La vie est agréable par elle-même, indépendamment des agrémens particuliers; elle a bien peu de jours à la fin desquels l'on n'aie des graces à rendre à Dieu, & qu'on puisse appeller des jours de malheur. Nous voulons un état ordinaire de plaisir, ou du moins un état exempt de peines, & nous nous y attendons, parce qu'il nous est naturel; tout ce qui nous sort de cet état, est mieux senti, plus apperçu, fait une impression plus profonde; nous serons plus occupés, nous nous souviendrons d'un accident beaucoup plus longtemps que de plusieurs plaisirs, de plusieurs agrémens; une maladie de quelques semaines nous fera oublier plusieurs années de santé. Tout cela ne prouve-t-il pas que nous sommes accoutumés à la santé, au plaisir, à être heureux, enfin que le malheur nous est étranger.

Pourquoi donc les hommes se plaignent-ils? parcequ'ils ne sont jamais contents, qu'ils voudroient toujours un meilleur sort, être dans un rang plus élevé; & quand ils y seroient, seroient-ils

plus contents? seroit - ce le terme de leur ambition? pourquoi n'auroient-ils pas le même desir, que lorsqu'ils étoient dans un rang plus bas, le desir de monter plus haut? ce desir ne s'arrêtant jamais, prouve la folie de ne savoir pas se contenter de sa place; ce mécontentement, d'autant plus absurde, que par son principe, chacun voudroit n'avoir que des inférieurs, revient à ceci; je veux être au-dessus de l'échelle des êtres créés; je veux être heureux de tout le bonheur possible: comment cela peut-il s'exécuter dans un univers rempli d'êtres de tous les ordres? Il faudroit donc qu'ils fussent tous anéantis, à la réserve d'un seul, puisqu'il ne peut y en avoir qu'un seul au premier degré. Que le mécontentement d'une créature qui ne pouvoit prétendre à rien, est insolent & déplacé! Je prescrirai à mon bienfaiteur le bien qu'il devra me faire; je marquerai la place où je voulois être, où je crois que je devrois être, moi, qui ne me connois pas. Au lieu de remercier mon Créateur de tout ce que j'ai reçu de sa bonté libérale, gratuite, je me plaindrai de tout ce qui me manque; je ne jouirai de rien, parceque je ne jouirai pas de tout, & au lieu de reconnoître humblement, que ce

que je possède, ne m'étoit pas dû & qu'il est de pure grace, je prétendrai que tout ce qui étoit possible m'étoit dû ? Non, mais je recevrai avec humilité & avec la plus parfaite reconnoissance, la portion du bonheur qui m'étoit échue en partage : j'acquiescerai sans murmure & même avec joie à toutes les situations où je me trouverai, s'il n'y a pas de ma faute. Avec ces sentimens nous jouirons de tout, nous agirons comme des créatures doivent le faire ; nous nous remettrons de tout à la sagesse du Créateur, & nous assurerons sa faveur pour la suite. Ecoutez ce qu'a dit Sénèque là-dessus : „ Pourquoi vous
„ plaindre de votre condition comme
„ homme ? Ce n'est pas estimer les dons
„ de la Divinité avec justice. Vous ob-
„ servez dans d'autres êtres des perfec-
„ tions qui vous manquent ; vous fai-
„ tes des comparaisons, & vous mépri-
„ sez votre lot ; ainsi vous faites votre
„ malheur vous même, en fixant vos
„ regards sur le bonheur des autres, plû-
„ tôt que sur celui dont vous jouissez ou
„ pouvez jouir. Certainement, il seroit
„ plus sage & plus pieux de réfléchir
„ sur ses propres avantages, d'en faire
„ le compte avec reconnoissance, de
„ sentir, que comme hommes nous te-

„ nous la première place sur cette scène,
„ que Dieu a mis en notre pouvoir les
„ choses qui y sont, en nous donnant la
„ force, l'adresse, le génie qui nous sert
„ à trouver les moyens de suppléer à ces
„ premières dans les cas où elles seroient
„ insuffisantes, une âme enfin par la-
„ quelle nous devenons à l'image de ce
„ Créateur lui-même, capables de sentir
„ notre existence, de parvenir à un bon-
„ heur infini, de vivre éternellement: re-
„ gardez tout autour de vous, & voyez
„ quel autre être a été favorisé à l'égal de
„ l'homme; s'il en est un avec lequel
„ vous changeriez de nature & de con-
„ dition quand vous le pourriez”. Voilà
comme parloit un philosophe payen. Que
de Crétiens aujourd'hui moins philoso-
phes & plus payens que lui! Et si nous
sommes malheureux par notre faute,
avons nous aucun droit, y a-t-il la moi-
ndre justice à nous plaindre, à moins que
ce ne soit de nous mêmes? puisque si
nous voulons écouter la raison, la confi-
cience, & suivre ces guides que Dieu
nous a donnés, nous éviterons les plus
grands & la plupart des maux. Ainsi avant
que d'en accuser la Providence, com-
mençons par examiner si elle y est en-
trée pour quelque chose, & si ce n'est pas

plûtôt en allant contre ses intentions, en contrariant ses opérations, en ne faisant pas usage des moyens qu'elle nous a donnés, que nous nous trouvons malheureux. Si les hommes étoient plus fortement occupés de la Divinité, s'ils y pensoient plus souvent, s'ils étudioient les traits de la Providence, si en particulier ils en observoient les opérations dans ce qui leur arrive, qu'ils rapprochassent les divers événemens de leur vie ; sous ce point de vue, ils la verroient, cette divine & bonne Providence, dans mille de ces événemens, où ils ne la soupçonnoient point. Ils ne diroient pas toujours *c'est ceci, c'est cela, c'est un accident, c'est un malheur* : ils diroient, *c'est une direction de la Providence*. Ils verroient l'intention d'un être sage & bon, là où ils ne voyent que le hazard, c'est-à-dire, rien : cette vue, cette persuasion de l'action, de la présence, de l'attention de ce grand être, sur leur existence & leur conduite, les feroient réfléchir, agir avec plus de sagesse, les rendroient plus attentifs aux avertissemens qu'il leur donne en mille manieres : mais non, toujours occupés des créatures, des événemens, de leur influence, & jamais du Créateur ; rapportant toujours tout aux causes secondes,

ils excluent le Créateur , ou du moins son action, de toutes choses. Ils se privent par-là de l'unique refuge dans le malheur, de l'unique soutien dans l'adversité, de l'unique frein dans la prospérité. Cependant qui est plus près de nous , qui est plus avec nous , que cet être Créateur & Conservateur ? N'est-il pas au-dedans de nous , autour de nous ? n'est-ce pas sa puissance & sa bonté qui nous fournissent continuellement l'air que nous respirons, les alimens dont nous vivons ? ne lui sommes nous pas redevables à chaque instant de la durée de notre existence ? ne connoît-il pas toutes nos pensées ? ne peut-il pas les diriger, faire naître nos sentimens , nous donner telle intention dont l'exécution pourra servir à notre perfection & à notre bonheur ? sa puissance n'est pas plus grande , ne se déploye pas d'avantage dans les grandes choses , dans les choses nouvelles & extraordinaires , que celles qui sont ordinaires. Cela nous paroît seulement ainsi, parce que les premières nous frappent par leur nouveauté, & quelles réveillent ordinairement des sensations très vives de crainte ou d'admiration. Les dernières, celles qui sont dans le cours ordinaire de la nature, n'en sont pas moins des actes de

la puissance de Dieu, qui s'exécutent par l'action des loix établies depuis longtems. Les hommes en général, regarderoient comme un acte immédiat de la main de Dieu, tout ce qui s'écarteroit de ces loix. Si une pierre restoit suspendue en l'air, si une planete sortoit de son orbite, alors ils verroient le Créateur ; comme s'il n'étoit pas tout aussi admirable que les pierres tombent, & que les planetes parcourent régulièrement la même courbe ; comme si les phénomènes ou les loix qui les produisent, n'étoient pas de même également l'œuvre du Créateur. L'habitude de les voir nous les fait regarder comme s'ils arrivoient d'eux-mêmes. Cette phrase des philosophes d'aujourd'hui, *cela arrive naturellement*, n'est-elle pas synonyme de celle-ci ? *cela arrive de lui même sans autre cause*. On ne conçoit pas comment sur cet article les philosophes sont beaucoup moins sensés que le commun peuple. Les philosophes connoissent infiniment mieux les phénomènes qui prouvent de l'intelligence, de la sagesse dans le Créateur ; ils voyent un beaucoup plus grand nombre de causes finales, de variétés dans les moyens : malgré cela leurs pensées ne s'étendent pas au-delà des objets mêmes ; elle ne

s'éleve pas davantage au Créateur, dans les événemens qui leur arrivent soit en bien, soit en mal. Un accident, le hazard, la fortune, la nécessité; tous ces beaux mots vuides de sens, & qui n'ont point de type dans l'univers, prennent la place d'un être qui dirige, qui gouverne avec but & dessein. *Bacon* a marqué la classe où doivent être rangés de pareils philosophes, en déterminant jusqu'à quel point ils le font d'après ce qu'ils croient. *Une légère étude de la philosophie dit-il, conduit à l'athéisme, & une profonde à la religion.* *Maclaurin*, qu'on n'accusera pas de n'être philosophe qu'à demi, explique cet axiome. "Quand on commence à étudier la philosophie, les causes secondes, plus apparentes, plus sensibles, frappent l'esprit qui s'y attache & s'en occupe, au point de perdre de vue ce qui est supérieur à la nature. Mais à mesure que l'on avance, que les connaissances s'augmentent, & que l'on approfondit, on découvre la dépendance, le concours de ces causes, & l'on voit suivant l'allégorie poétique, qu'elles forment une chaîne, dont le chaînon le plus élevé doit tenir à la chaise de Jupiter; ou pour prendre une comparaison plus assortie à la na-

„ ture du sujet ; la philosophie fait voir
„ l'échelle de Jacob, qui reposant sur la
„ terre, s'éleve jusqu'au trône de Dieu.”
(Maclaurin découvertes philosophiques
de Newton, liv. I. chap. 3.). Tout phi-
losophe qui ne le voit pas, cet enchaîne-
ment de causes, est comme un homme qui
ne verroit dans une machine fort com-
posée, que le mouvement, sans penser
qu'il doit y avoir un premier moteur,
qu'il a une nature particulière, une habi-
leté infinie. Il ressembleroit à cet Indien
dont parle M. Locke, qui se contentoit
de croire que la terre étoit portée par un
éléphant, & celui-ci par une tortue.

Tout homme qui trouvera démontré
ce que nous avons dit de la direction d'u-
ne Providence, ne sentira-t-il pas com-
bien en conséquence la priere est un acte
raisonnable ? Car tous les événemens,
toutes les causes & leurs effets, tous les
êtres & leur action sont dans les mains
de Dieu, & il connoît parfaitement tou-
tes leurs pensées. Tous les moyens étant
en sa puissance, il peut opérer les plus
grandes choses par les plus petites, nous
secourir de la manière la plus efficace
dans les cas les plus désespérés. Tout ce
qui est au-dehors & au-dedans de nous,
tout notre être dépend de lui. Où cher-

cherions & où trouverions nous un secours plus puissant, plus prompt, plus efficace pour nous, pour ceux qui nous sont chers, dans tous les temps, dans tous les lieux? La persuasion que Dieu est présent dans tous les lieux où nous sommes, dirige naturellement vers cet être parfait & infiniment bon, les sentimens de tout homme qui en a, & qui réfléchit à toutes les graces journalieres qu'il reçoit de son Créateur, de même qu'à celles qu'il en attend (*a*).

Pourquoi douterions nous en effet, que la Divinité accordât à nos prieres tout ce qui est convenable à notre véritable bien? La raison ni l'expérience ne prouvent le contraire. Car, quand on supposeroit que tout est déjà arrangé, de maniere que cet acte de notre part ne changeroit rien aux choses, toujours est-il, que nous l'ignorons, & par conséquent si nos prieres seront superflues ou non. Mais ce dont nous ne pouvons douter d'après les principes de la religion naturelle, c'est que Dieu est l'ami, le protecteur des justes & de tout homme de bien, & qu'il doit par conséquent exaucer leurs prieres: les promesses de sa part là-dessus, sont formelles dans l'Écriture sainte. L'idée que le Créateur n'agit jamais que sui-

vant les loix une fois établies, ne doit pas non plus être une raison pour nous empêcher de lui demander des graces & son secours. Nous n'en sommes point certains, moins encore qu'il ne fasse quelque exception en faveur de ceux qui auront recours à lui dans tous les cas de leur vie, où ils sentiront le besoin d'être secourus. Enfin qui nous a dit, que les exceptions dans le cas où on l'invoque, n'entrent pas dans le plan de son gouvernement, aussi-bien que la régularité ordinaire de la continuation de l'effet de ses soins ?

Passons maintenant à la confiance, que la conviction d'une Providence doit nous donner. La puissance de Dieu est infinie: il connoît parfaitement toutes les circonstances de notre position; sa bonté est sans bornes comme sans intérêt. Il est donc impossible qu'il nous abandonne dans aucun des événemens essentiels de notre vie.

Les craintes, l'inquiétude, une sollicitude désolante, ne doivent & ne peuvent donc jamais trouver entrée dans un esprit bien persuadé de cette vérité; & il ne tient qu'à nous de l'être. Seulement souvenons-nous, que cette confiance ne pourra être ferme, bien établie, & par

conséquent capable de nous tranquiliser, qu'autant qu'elle aura été précédée, & qu'elle fera encore accompagnée de la pratique de la vertu ; parceque l'on ne peut séparer cette idée de celle d'une Providence, ni se persuader qu'elle se contente d'un sentiment sans pratique. En même temps que nous le croyons infiniment bon, n'oublions pas qu'il l'est avec justice, qu'il ne traitera pas le méchant de même que l'homme de bien, comme s'il n'y avoit point de différence entr'eux ; que le dernier peut espérer avec raison, lorsque le premier doit craindre. Mais aussi quand nous aurons fait tout ce qui aura dépendu de nous pour accomplir ce que nous aurons crû être sa volonté, abandonnons lui entièrement notre destinée, notre existence, en attendant tranquillement l'issue qu'il trouvera à propos de donner aux événemens. Que cette idée d'une Providence remplisse notre cœur de joye ! Comparons notre sort avec ce qu'il seroit, s'il étoit possible que le hazard ou la nécessité, nous ne dirons pas gouvernât le monde, mais tint la place d'un Créateur sage. Quel sort, bon Dieu ! mais n'imaginons pas les chimères les plus absurdes, des mots vuides de sens pour nous inquiéter. Sans

L'idée de l'existence d'une cause intelligente de tous les êtres, & de son existence dans tous les êtres; si je ne la vois pas par la pensée, les vivifiant & les conservant, tous ces êtres sont morts pour moi. La nature entière est sans beauté, sans intérêt, sans vie; c'est la plus triste solitude, le désert le plus désespérant. Redonnons l'existence à cet être; tout change de face, la belle nature est mille fois plus belle: elle est belle alors pour mon esprit & pour mon cœur, plus encore que pour mes sens. La nature troublée, agitée par des phénomènes effrayans, ne produit aucun sentiment d'effroi intérieur. L'émotion qu'elle cause, ne passe pas les sens, à moins que ce ne soit une émotion religieuse, qui donne de l'admiration sans horreur. Qu'elle vérité plus intéressante, plus importante, plus nécessaire, plus utile, que celle d'une Providence, dans toutes les situations de la vie? Etes vous heureux? qu'il est doux, qu'il est délicieux de penser que vous l'êtes par l'amour de votre Créateur! C'est alors que le sentiment de la reconnaissance remplit le cœur, & qu'il augmente infiniment le bonheur dont vous jouissez. N'avoir personne à qui rendre grâces des biens dont on jouit, est aussi triste,

aussi inquiétant pour un cœur sensible ; que de n'avoir point d'ami avec qui l'on puisse partager & goûter quelque plaisir bien vif. Exprimer à son Dieu tout l'amour dont on est pénétré pour ses faveurs ; le remercier avec vivacité, avec zèle , avec transport, est un des plus grands avantages qui résulte de ces faveurs ; il est plus grand même que leur jouissance. Etes vous sous la verge de l'affliction ? ce n'est pas une affliction absolue que l'on sent uniquement & dans toute son amertume : vous lui croyez un but utile ; vous la croyez ou un moyen de perfection , ou une occasion de prouver votre résignation , c'est-à-dire , de vous rendre plus agréable à votre souverain maître. Lorsque vous serez persuadé que vous êtes sous les yeux de la Providence, que vous ne souffrez qu'en suite de ses dispositions, de ses desseins, qu'elle ne vous perd jamais de vue ; acceptez vos souffrances comme il convient à un fidele sujet, soumettez vous y sans répugnance ; ne vous permettez aucune pensée de chagrin. En quoi peut consister votre dignité, si ce n'est à conformer votre volonté à celle de Dieu, votre maître, votre pere ? Pouvez-vous vous déplaire dans ce qui est juste ? Voudriez-

VOUS

vous que le monde fût mal gouverné, ou croyez-vous qu'il le soit, qu'il puisse y avoir quelque peine mal-à-propos, quelques souffrances qui ne soient pas dans l'ordre d'une bonne administration? Nos affaires, celles de nos amis, de nos compatriotes, ne sont-elles pas conduites par un être qui est tout raison & tout amour? & cela même n'est-il pas tout ce que nous devons & pouvons désirer avec le plus de zèle & de raison? De quel prix, n'est pas l'existence avec une telle persuasion? De quels sacrifices ne nous rendra-t-elle pas capables, quand ils seront nécessaires à la conservation de l'ordre général; & avec quelle facilité ne renoncerions-nous pas à notre propre bonheur présent, s'il le falloit pour celui de tous? Mais non, notre bonheur fait partie du bonheur général. La perte de notre tranquillité ne seroit tout-au-plus que momentanée, & nous conduiroit à un bonheur plus grand qu'il ne l'auroit été sans cela: & enfin après avoir rempli avec joye les actes les plus pénibles & les devoirs les plus difficiles d'ici-bas, une félicité sans mélange nous est préparée dans le ciel. Gloire soit donc rendue avec d'éternelles actions de graces à l'auteur d'une vie future de bonheur sans fin & sans trouble (b)!

H

NOTES de la cinquieme Section.

(a) Indépendamment de l'obligation où les graces déjà reçues, mettent l'homme d'en remercier son Créateur, & sans les besoins pour en demander de nouvelles, quelle satisfaction infinie pour une ame tendre, pour une ame passionnée de la vertu & de la perfection, de se présenter devant l'Être tout parfait, avec les sentimens de respect & de vénération, que la contemplation des œuvres de sa puissance lui a inspirés, l'amour dont la méditation de sa bonté a enflammé son cœur, l'admiration dont l'ont transporté les traits de sa sagesse reconnue dans ce grand nombre de causes finales, de pouvoir lui exprimer tous ces sentimens, d'être persuadé qu'il reçoit avec bonté, avec plaisir l'hommage que vous lui en faites? Quelle consolation dans le malheur, si vous êtes bien persuadé d'une Providence, de répandre votre cœur affligé en sa présence, de lui dire vos peines avec confiance, d'implorer avec résignation votre véritable pere, qui connoît parfaitement votre situation & peut parfaitement la soulager? & quelle satisfaction si vous êtes heureux, de l'en remercier, de remettre à sa direction tout ce qui vous appartient, toute votre existence? Quel acte plus intéressant, plus solennel pour la créature, que de paroître devant son Créateur, d'entrer en commerce, & s'il est permis de se servir de cette expression, en conver-

fation avec lui , avec l'être qui a créé tout ce que nous voyons , qui entretient la vie dans toute l'étendue infinie , avec l'être devant lequel tous les autres ne sont rien ? Quel acte plus convenable à celui qui est formé à son image ? Pour quel acte faut-il plus de grandeur & de dignité dans les sentimens , & quel acte en donne d'avantage & fait mieux sentir à l'homme la sienne ? c'est dans cet acte que l'ame trouve le calme au milieu du tumulte & des agitations du monde ; la tranquillité dans le trouble & la tempête des événemens ; c'est la véritable ressource contre les maux de la vie , & ce qui donne du prix à toutes nos joies.

(b) Tout ce que dit l'auteur , mérite d'autant plus l'attention des philosophes , que la doctrine est fondée non-seulement sur les préceptes d'une raison éclairée , comme on l'a prouvé , mais encore sur l'autorité des livres sacrés , qui sont parfaitement d'accord sur les opérations de la Providence. Voyez *Esa.* ch. XVI. v. 14. XIX. 2. 4. 22. XXII. 9. XXIV. 3 & 21. XXVI. 15 & 21. XXIX. 10. 15. 23. XL. 23. XLV. 24. &c. &c. &c. *Matth.* VII. 7. 8. 11. XXI. 22. *St. Jean.* XIV. 13. 14. XV. 17. XVI. 23. &c. &c. &c.

F I N.

APPROBATION.

Permis l'impression de l'*Essai sur la Providence*, par M. PRICE, traduit de l'anglais avec des notes, par M. CHARLES DE LOYS.

À YVERDON, ce 7 de Mars, 1776.

PILLICHODY, *Assesseur-Ballival*;
Censeur.